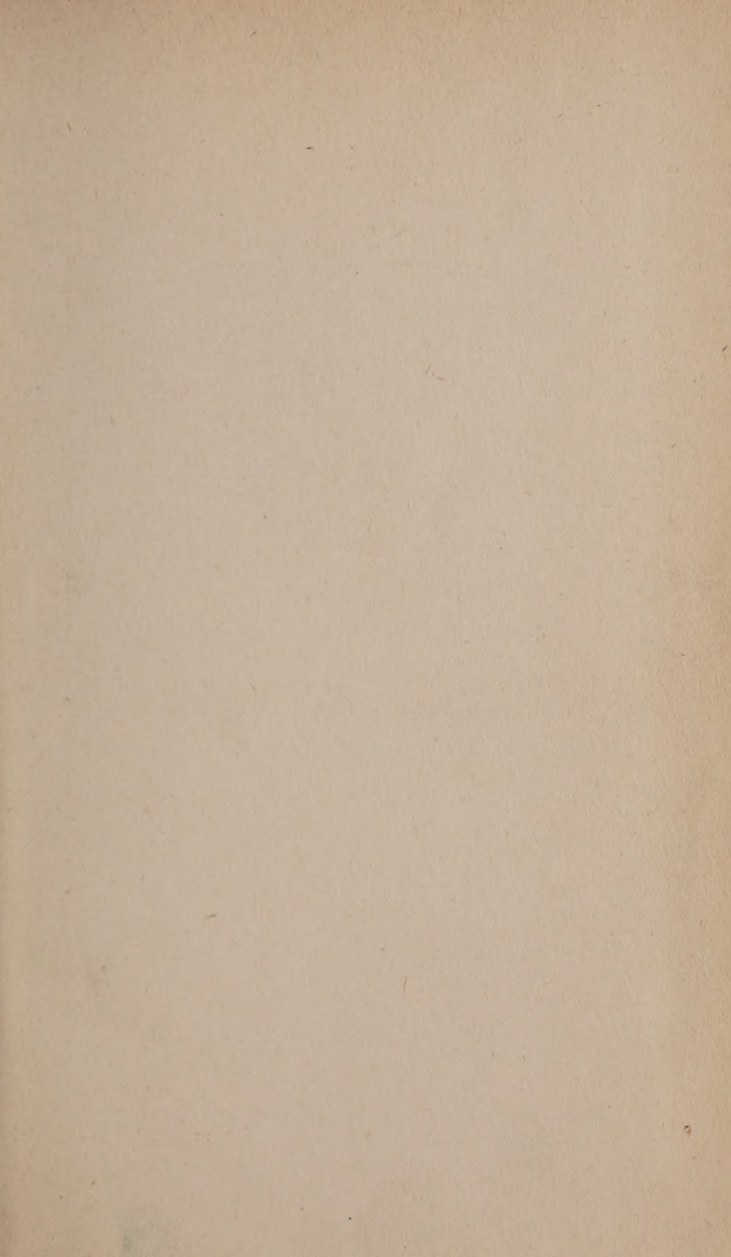
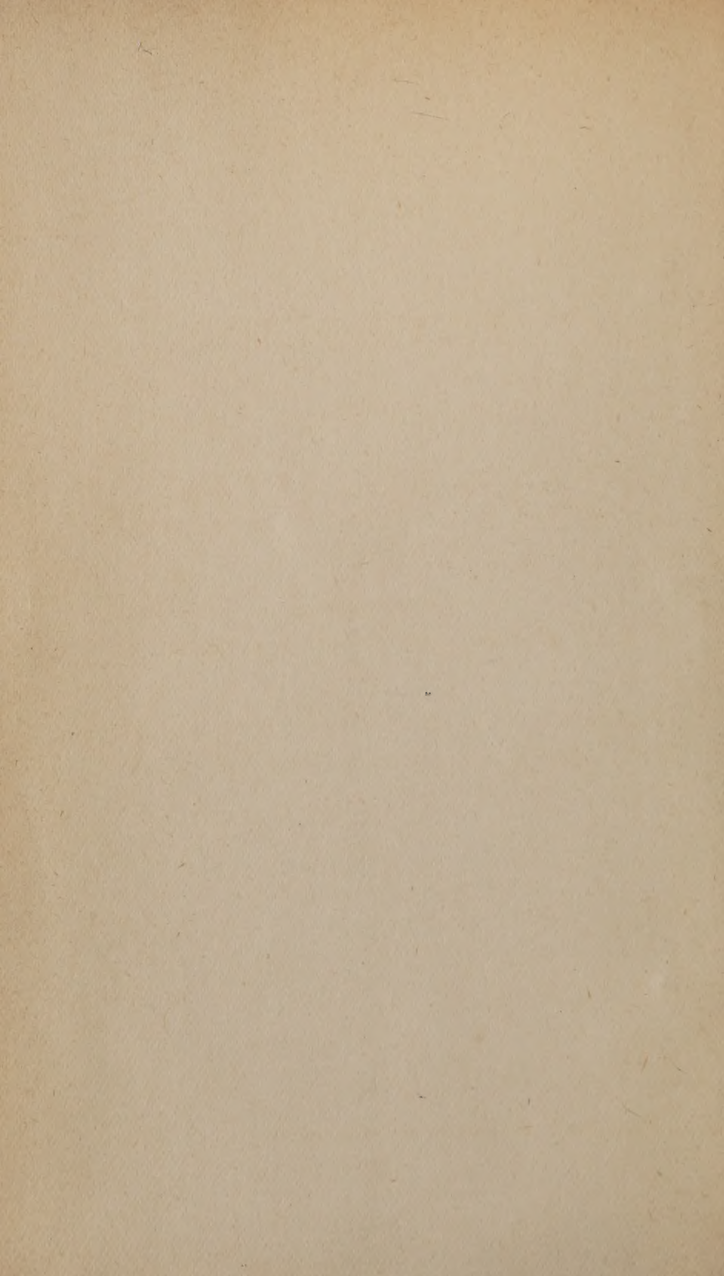

FOUNDED 1852
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
BOSTON PUBLIC LIBRARY









LES CLOCHES

DE

CORNEVILLE

OPÉRA-COMIQUE

EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 19 avril 1877.

A notre ami LOUIS CANTIN

Ses auteurs dévoués,

CLAIRVILLE, CH. GABET.

LES CLOCHES
DE
CORNEVILLE

OPÉRA COMIQUE

EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

PAR

MM. CLAIRVILLE & CH. GABET

MUSIQUE DE

ROBERT PLANQUETTE

VINGT-ET-UNIÈME ÉDITION

PARIS

L. BATHLOT
ÉDITEUR DE MUSIQUE
39, rue de l'Échiquier

A. CORCIER
LIBRAIRE
9, Faubourg du Temple

BARBRÉ, 12, Boulevard Saint-Martin, 12

1878

PERSONNAGES

GERMAINE	Mlles Gélabert.
SERPOLETTE	Girard.
MANETTE	Rolla. / Fleury.
JEANNE	Vallot.
GERTRUDE	Fraissinet.
SUZANNE	Cora.
CATHERINE	Becker.
MARGUERITE	M. Coste.
GASPARD	MM. Milher.
LE MARQUIS	E. Vois.
GRENICHEUX	Simon-Max.
LE BAILLI	Luco.
LE TABELLION	Vavasseur.
CACHALOT	Speck.
GRIPPARDIN	Heuzey.
FOUINARD	Jeault.

Paysans, paysannes, garde-champêtre, matelots, mousses, cochers, servantes, domestiques.

L'action se passe à la fin du règne de Louis XIV.

Pour la mise en scène exacte de l'ouvrage, s'adresser à M. Bathlot éditeur, ainsi que pour la musique et les parties d'orchestre.

LES CLOCHES
DE
CORNEVILLE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un sentier boisé. On ne voit en scène qu'une fontaine au milieu du décor, un peu à la droite du spect teur. Cette fontaine, aussi nature que possible, et gothique. A gauche, au premier plan, un grand poteau avec une grande affiche sur laquelle on lit en grandes lettres : « *Marché de Corneville. Grande louée aux servantes, cochers et domestiques,* » le reste, en petites lettres, doit être illisible.

SCÈNE PREMIÈRE

PAYSANS ET PAYSANNES, JEANNE, CATHERINE, GERTRUDE, MANETTE, SUZANNE *et* MARGUERITE, *types de Normands ; — les hommes en manches de chemise ou en veste avec des sabots et des bonnets de coton ; les femmes, comme les hommes, en bonnets de coton et en costumes comiques ; ensuite* SERPOLETTE, *même costume.*

INTRODUCTION

CHŒUR.

C'est le marché de Corneville
Qui lui seul enrichit la ville.
Allez, marchez ! allez, marchez !
Vous y trouv'rez c' que vous cherchez.
Voulez-vous cochers, domestiques,
Ou des servantes magnifiques.

Vous en verrez,
Vous en aurez,
Vous en trouv'rez
Tant qu' vous voudrez.

(Après ce chœur, les hommes remontent et forment des groupes dans le haut, tandis que la scène reste aux femmes, groupées autour de la fontaine.)

GERTRUDE.

Quoi, v'là tous les cancans d' la s' maine ?...

JEANNE.

On dit encore que Germaine
Refus' d'épouser l' bailli.

TOUTES.

Oui, oui, oui, oui
Germaine ne veut plus de lui.

MANETTE.

Si j'en croyais ce qu'on répète,
Germaine aurait un amoureux.

TOUTES.

Un amoureux ?

SUZANNE.

Jean Grenicheux.

TOUTES.

Jean Grenicheux.

MANETTE.

L'amoureux d' Serpolette ?

SERPOLETTE, *qui vient d'entrer, se campant au milieu du théâtre.*

Hein ! qui parle de Serpolette ?

(Ici, les hommes redescendent).

TOUTES.

Elle !

SERPOLETTE.

Vous disiez ?..

JEANNE.

C'est Manette
Qui disait...

MANETTE.

Je disais que l'on dit en cachette.

SERPOLETTE.

Tu disais que l'on dit...

MANETTE.

En parlant d' Grenicheux
Qu'il est...

SERPOLETTE.

Qu'il est ?...

MANETTE.

Ton amoureux.

SERPOLETTE.

On dit, on dit, c'est la chanson méchante
La chanson qu'ici chacun chante.
Et que je veux chanter aussi.

CHANSON.

On dit...

TOUS,

On dit...

SERPOLETTE.

On dit, charmante Jeanne...

TOUTES.

On dit, charmante Jeanne...

SERPOLETTE.

Que tous les soirs à la nuit
Vous entrez dans la cabane
Du beau berger Bénédit (*bis*).

On dit que le jour s'achève
Quand vous vous y présentez.
On dit que vous n'en sortez
Que lorsque le jour se lève.

JEANNE, *furieuse*, *parlé*.

Serpolette.

SERPOLETTE.

On dit...

TOUS.

On dit...

SERPOLETTE.

On dit qu' sans fair' de bruit,
Manette, encor la nuit,
Va r'joindre, Nicolas
Dans la grange à Thomas,
Et qu'ils y font des dégâts,
Dont Thomas accus' les rats.
Ah ! on dit, on dit, on dit,
Voilà ce que l'on dit.
Ah ! ah ! ah ! ah ! voilà ce que l'on dit.

SERPOLETTE.

II

On dit que Catherine

TOUTES.

On dit que Catherine ?

SERPOLETTE.

Avec Nicolas Gervais,
Va dans la forêt voisine
Pour cueillir des fraises, mais (*bis*)
On dit qu'elles sont mauvaises
Ou qu'elles manquent parfois,
Car en revenant du bois
On n' leur a jamais vu d' fraises.

CATHERINE, *furieuse*, *parlé*.

Serpolette !

SERPOLETTE.

On dit... et l'on écrit
Que le garde surprit
Gertrude dans l' moulin
Du meunier Babolin,
Et sous les cieux étoilés
Jean et Suzann' dans les blés.

Ah ! on dit, on dit, on dit,
Voilà ce que l'on dit.
Ah ! ah ! ah ! ah ! voilà ce que l'on dit.

TOUTES.

Assez, faisons-la taire (*bis*).

BACCHANALE.

TOUTES LES FEMMES.

Oui, nous devons faire taire
Cette langue de vipère
Qui, sans cesse, déblatère.
Heureuse de ses excès;
A cœur-joie elle s'en donne,
Elle n'épargne personne,
Et comme un bourdon bourdonne, } *bis.*
Rien ne l'arrête jamais ! }

SERPOLETTE, *contre toutes.*

Vous ne me ferez pas taire
En dépit de la colère
Qui toutes vous exaspère.
Je veux, moi qui vous connais,
Ici n'épargner personne,
Car je ne suis pas poltronne,
Et comme rien ne m'étonne,
Rien ne m'effraye jamais.

REPRISE.

LES COMMÈRES.

Oui, nous devons faire taire.
Etc.

SERPOLETTE.

Vous ne me ferez pas taire.
Etc.

LES HOMMES, *des deux côtés.*

Scit, scit, scit, scit, scit, scit,
Disputez-vous, battez-vous.
Scit, scit, scit, scit, scit, scit,
Nous allons compter les coups.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE TABELLION, GRIPPARDIN, FOUINARD.

TOUS TROIS.

Silence !

LE TABELLION.

Un semblable tapage,
Quand il faut se rendre au bailliage
Pour le cortége triomphal
Qui, du marché, doit donner le signal.

TOUS.

Oui, nous savons que c'est l'usage
Et qu'un cortége triomphal
Du marché donne le signal.

REPRISE DU CHŒUR D'INTRODUCTION.

Car le marché de Corneville
Peut lui seul enrichir la ville.
Allez, marchez, allez, marchez,
Vous y trouv' rez c' que vous cherchez.

(*Sur la reprise de ce chœur, toute la figuration s'est éloignée, le tabellion, et ses assesseurs, sortent les derniers; mais à peine sont-ils sortis, que Serpolette, qui s'est cachée derrière la fontaine, reparaît.*)

SCÈNE III

SERPOLETTE, CATHERINE, GERTRUDE, JEANNE, MANETTE, SUZANNE *et* MARGUERITE.

SERPOLETTE.

Plus souvent que je vais m'hébéter pendant deux heures au bailliage.

GERTRUDE, *revenant par le fond.*

Merci ! le marché ne commence qu'à midi et il n'est pas neuf heures.

CATHERINE, *idem.*

Il nous ennuie, le tabellion.

SERPOLETTE.

Ah ! mais c'est-y à moi qu' vous en voulez ?

MANETTE, *qui a suivi Catherine.*

A toi, ma foi non.

SUZANNE, *idem.*

Nous t'avons attaquée, tu nous as répondu, t'as bien fait.

JEANNE.

D'ailleurs, les coups d' langue ça vaut encore mieux que les coups de poing.

MARGUERITE.

Ça fait queuque fois plus de mal.

SERPOLETTE.

Oh ! que non pas ; si t' étais au service du père Gaspard, tu ne dirais pas ça.

GERTRUDE.

C'est-y vrai que tu le quittes, le père Gaspard ?

SERPOLETTE.

Si c'est vrai !... On me dirait : Serpolette, voilà le diable et v' là ton vieux scélérat de maître ; il faut que tu serves l'un ou l'autre, lequel veux-tu servir ? Je répondrais tout de suite : J'entre au service du diable.

JEANNE.

Le fait est qu'il n'est pas doux, le vieux fermier.

SERPOLETTE.

Pas doux, c'est-à-dire que c'est un tigre.

CATHERINE.

T'es pourtant son enfant d'adoption.

SERPOLETTE.

Ça, c'est vrai ; à l'âge [illegible]ent de deux ou trois jours, j'ai

été ramassée par lui, dans un champ de serpolets, et il m'a portée à sa ferme, où depuis j'ai été élevée au sein de ses animaux domestiques, absolument comme ses dindons et ses canards; bien sûr que s'il avait pu me tordre le cou, il m'aurait mangée, comme ses autres bêtes. Mais ce qui m'a tout à fait décidée à le planter là, c'est l'arrivée de sa nièce, la belle Germaine, une pimbèche qui sort de sa pension et qui vous a des façons et des manières... une enjoleuse, quoi !

TOUTES.

Enjoleuse !

SERPOLETTE.

Oui, enjoleuse. Car c'est vrai ce que disait Manette : j'avais un amoureux, même que plusieurs fois je m'étais compromise avec cet imbécile de Grenicheux...

SUZANNE.

En v' là un sournois.

JEANNE.

Et un hypocrite.

MANETTE.

Aussi sournois et aussi hypocrite que le père Gaspard.

SERPOLETTE.

Oui, mais quel joli gazouillement ! l' soir quand il chantait le long d' la falaise et que je l'entendais en retournant à la ferme, c'était plus fort que moi, j' le suivais, c'est-à-dire je suivais sa voix, et c'était toujours du côté du p' tit bois que ses roucoulades m' conduisaient, et là y m' parlait mariage sous le grand orme qui s' trouve à l'entrée ; mais depuis l'arrivée de la superbe Germaine, j'ai beau l'attendre..... sous l'orme, y ne r' vient pas.

GERTRUDE.

Mais qu'est-ce que c'est que cette Germaine ? Jamais on n'avait entendu parler d'une nièce à Gaspard.

SERPOLETTE.

Si fait, il en parlait queuque fois, surtout d'puis un an.

Y paraît que c'est la fille d'une sœur à lui, qui n'était pas du pays, et qui est défunte depuis longtemps. Mais ce qui m'étonne, moi, c'est que ce vieux tire-liards de père Gaspard ait dépensé tant d'argent pour une nièce ; si on disait : c'est parce qu'il l'adore ; mais il n'allait jamais la voir à sa pension.

TOUTES.

C'est vrai.

SERPOLETTE.

Et, quand tout à coup, il l'en a retirée, il y a quatre ou cinq mois, ça a été pour la bichonner ni plus ni moins que si c'était une princesse ; tandis que la princesse c'est peut-être moi que je la suis.

MANETTE.

Toi !

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah !

SERPOLETTE.

Et pourquoi pas ?

RONDEAU.

Dans ma mystérieuse histoire
Tout me paraît surnaturel.
Et d'abord il serait à croire
Que j' suis vraiment tombé' du ciel.

J'avais deux ou trois jours à peine
Et gentiment je sommeillais,
Quand le pèr' Gaspard dans la plaine
Me trouva sur des serpolets.

Sans doute il pensa, je l' présume,
Que j'étais la fille d'un roi ;
Mais comme j' n'avais pas d' costume
Je n'avais pas d' papiers sur moi.

A défaut d'acte de naissance,
Sur mon pays, sur mes parents,
J' n'avais pas assez d' connaissance
Pour lui donner des renseign'ments.

Mais l' pèr' Gaspard qui n'est pas bête
Sans savoir comment que j' m'app' lais,
M'app'la tout bonn' ment Serpolette,
Vu qu' j'étais sur des serpolets.

Mais je me figure sans cesse,
Depuis que j'ai l'âg' de raison,
Que j' suis la fille d'un' princesse
Et qu'on m'a volé mon blason.

Je vois des traîtres qui s'apprêtent
A m'enlever de mon palais,
Des conspirateurs qui me jettent
Sur mes parrains les serpolets.

Bref! je n' suis rien ; mais je suppose
Que j' suis quelqu'un. — A mon avis,
La preuv' même que j' puis êt' queuqu' chose,
C'est qu' je n' sais pas du tout c' que j' suis.

Tout le monde doit reconnaître
Qu'on n' pouss' pas tout seul ici-bas
Et qu' n'étant pas c' que j' parais être
J' puis être tout c' que je n' suis pas.

MANETTE.

En attendant que tu sois reconnue princesse, et pour en revenir à Germaine, je me suis laissé dire qu'il y avait une grosse anguille sous roche.

SERPOLETTE.

Pardine, la grosse anguille, c'est le bailli.

CATHERINE.

C'est ça, on dit que le père Gaspard veut la lui faire épouser.

(Ici l'on voit paraître Gaspard et le bailli.)

MARGUERITE.

Et que Germaine ne veut pas de lui.

JEANNE.

Mais ce que veut le père Gaspard...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE BAILLI, GASPARD.

SERPOLETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! en v' là un mariage qui fera du bruit dans Corneville. Un vieux vilain bonhomme comme le bailli épouser une jeunesse de dix-neuf ans. Faut-y qui soit bête...

LE BAILLI, *descendant.*

Bête!

GASPARD, *idem.*

Tonnerre!

TOUS.

Le bailli!...

GASPARD, *à Serpolette.*

Comment, gredine, c'est toi qui oses... Attends, attends.

SERPOLETTE, *se sauvant.*

Oh! que nenni que je n'attends pas, et que vous n'avez plus le droit de me battre, maint' nant qu' je suis libre!

GASPARD.

Ah! je n'ai plus c' droit-là; eh ben, tu vas voir si je le prends.

SERPOLETTE, *qui s'est toujours fait un rempart des paysannes.*

Ah! vous voulez courir, père Gaspard, ça me va, j'ai d' bonnes jambes... (*Se sauvant.*) Allez-y.

GASPARD, *son bâton levé, courant après elle.*

Ah! coquine! *(Ils disparaissent. — Les paysannes rient.)*

LE BAILLI.

Silence, corbleu! Que faites-vous ici, toutes?

CATHERINE.

Mais monsieur le bailli...

LE BAILLI.

Taisez-vous... Vous devez savoir qu'on se réunit au bailliage, et je ne vous vois prêtes ni les unes ni les autres.

JEANNE.

C'est bon, on s'en va, monsieur le bailli.

MARGUERITE.

Mais pas pour nous apprêter.

SUZANNE.

Non, pour raconter ça à tout le pays

GERTRUDE.

Vot' servante, monsieur le bailli.

MANETTE, *bas aux autres.*

C'est égal, il est arrivé à propos, le bailli.

(*Sortie générale*).

SCÈNE V

LE BAILLI, GASPARD.

LE BAILLI.

Bête, faut-y qu'il soit bête... Oh! oui, elle avait bien raison

GASPARD, *rentrant essoufflé.*

Ah! la misérable, mais je la rattraperai.

LE BAILLI.

Bah! empêcherez-vous les propos et ne sont-ils pas justifiés par la manière dont votre nièce elle-même vient de me traiter.

GASPARD.

Allez, allez, marchez, les jeunes filles sont toujours comme ça, elles disent non pour qu'on les force à dire oui. D'ailleurs, une supposition que ma nièce vous adorerait, est-ce que son innocence lui permettrait de vous le dire.

LE BAILLI.

Je n'exige pas qu'elle me dise qu'elle m'adore, mais elle me dit qu'elle me déteste... Et vous savez le bruit qui court?...

GASPARD

Quel bruit donc, M. le bailli ?

LE BAILLI.

Ne faites donc pas l'ignorant; on dit que Germaine aime Jean Grenicheux.

GASPARD.

Jean Grenicheux !.... ah ! malheur... Jean Grenicheux, un propre-à-rien qui, de cocher qu'il était, quand y n' gagnait pas grand'chose, s'est fait pêcheur d'écrevisses pour ne plus rien gagner du tout. Jean Grenicheux, un vaurien qui n' pourrait pas tant seulement acheter la corde qui doit le pendre un jour.

LE BAILLI.

C'est un vaurien, je vous l'accorde ; mais il est jeune, il est gentil garçon, et puis il a sauvé la vie à votre nièce, et dame...

GASPARD.

Une belle affaire. Un jour qu'au lieu de pêcher des écrevisses, il pêchait je ne sais quoi le long des côtes, en vue des rochers du Calvados, il aperçoit Germaine que j'avais envoyée en commission du côté de Courseulle, v' là que le pied lui glisse, à c' te jeunesse, et que de la falaise elle tombe dans la mer. Il était là tout porté, et au lieu d'un poisson, c'est ma nièce qu'il a repêchée. Vous auriez fait ça? J'aurai fait ça, tout le monde aurait fait ça.

LE BAILLI.

Tenez, maître Gaspard, quand j' pense à tout ce que vous avez fait d' puis trois mois pour m'amener où je suis...

GASPARD.

Quoi donc qu' j'ai fait, M. le bailli ?

LE BAILLI.

Eh morbleu ! je puis être ridicule, mais je ne suis pas aveugle, et pour vouloir que j'épouse votre nièce, il a fallu...

GASPARD.

Il a fallu?...

LE BAILLI.

Je vais vous le dire ce qu'il a fallu. Lorsqu'à mon arrivée à Corneville, où je venais remplacer votre ami Fabrice, l'ancien bailli, je vous ai demandé des renseignements sur le château de nos anciens seigneurs, vous ne m'avez pas dit que le séquestre mis sur les propriétés du marquis avait été levé par le roi lui-même.

GASPARD, *à part.*

D'quoi qu'y s'mêle....

LE BAILLI.

Et que voilà près de vingt ans que vous touchez des baux et que vous administrez, en votre nom, des terres qui ne vous appartiennent pas.

GASPARD.

Et à qui donc qu'elles appartiennent?

LE BAILLI.

A qui?

GASPARD.

Au marquis? Eh ben, où est-il, notre bon seigneur? Si vous le savez, monsieur le bailli, rendez-moi le service de me le dire...

LE BAILLI.

Oui, oui, vous espérez que le marquis ne reparaîtra pas, et c'est probable, il avait plus de soixante ans quand il s'est sauvé de ce pays; mais il avait un petit-fils, il pouvait avoir d'autres héritiers. Et si l'un d'eux venait vous redemander des comptes...

GASPARD.

Eh ben, qu'ils viennent, qu'ils viennent donc, Jésus bon Dieu de la miséricorde divine. Allez, allez, marchez, monsieur le bailli. C' qu'a fait le père Gaspard est honnêtement, loyalement et légalement fait : Quand nos seigneurs ont quitté le pays, en me laissant de pleins-pouvoirs, les Espagnols et les Hollandais étaient à nos portes et j'étais resté seul pour défendre le bien de nos maîtres. Il y a vingt ans de cela. Eh

ben! qu ils reparaissent, et leur château, leurs terres, l'argent de leurs fermages, avec les intérêts des intérêts, ils retrouveront tout!

LE BAILLI.

Tant mieux s'il en est ainsi, et ce que vous me dites-là va me déterminer à faire un grand acte d'autorité.

GASPARD.

Vous allez faire un grand acte?

LE BAILLI.

Je vais écrire à la Prévôté pour faire ouvrir les portes de ce château maudit.

GASPARD.

Juste ciel, vous voulez déchaîner sur le pays les fantômes qui sont là-dedans!... mais il y a du danger.

LE BAILLI.

Oh! je ne me fais pas plus brave que je ne suis, mais le danger je m'en moque.... moralement. Ce n'est que physiquement qu'il m'effraye, toutefois, je conviens que ce que j'ai vu, vu de mes propres yeux, m'a terrifié. Ce château des anciens marquis de Corneville, dont les portes sont fermées depuis si longtemps, ce château est habité, c'est incontestable.

GASPARD.

S'il est habité... Ah! tenez, je ne suis pas un poltron, moi, monsieur le baillli. Les vieux du pays vous diront que ni les Hollandais, ni les Espagnols ne m'ont fait peur, et que pas un instant dans ma vie je n'ai reculé devant un danger. On vous dira même que lorsqu'une lumière est apparue pour la première fois aux croisées du château, on m'en a vu rire. A ceux qui parlaient de revenants, je répondais : Allons donc, c'est des farceurs ou de hardis coquins qui ont un intérêt à nous faire peur, et alors. à la tête des plus braves du pays, j'ai voulu chasser les bandits ou les mauvais plaisants, mais toutes les portes étaient fermées, personne, depuis vingt ans, n'avait pu pénétrer dans le château, ni par la place, ni par la rivière.

ni par les portes, ni par les fenêtres; il faut que ceux qui l'habitent y viennent du ciel ou de l'enfer; alors j'ai eu peur comme les autres... Oh! votre idée n'est pas nouvelle, défunt l'ancien bailli voulait aussi prévenir la prévôté, mais les habitants du pays l'en ont empêché. Les esprits ne nous font pas de mal, n'cherchons donc pas à leur en faire. Ce serait jouer trop gros jeu, ne faites pas ça, monsieur le bailli, ne faites pas ça.

LE BAILLI.

Eh bien! si, je le ferai, et bien plus, quand je pense que moi, un homme chargé de représenter le pouvoir, je me suis laissé ensorceler par une charmeuse qui fait de moi un imbécile, un être ridicule (*répondant à une dénégation muette de Gaspard*), oh! je sais ce que je vaux, il y a des moments où je suis tenté d'aller ouvrir le château moi-même et tout seul, afin que les esprits m'emportent à tous les diables.

GASPARD.

Voyons, voyons, monsieur le bailli, calmez-vous, c'est Germaine qui vous met dans cet état-là. Eh ben, voyons, Germaine, ne l'épousez-vous pas dans trois jours? Sa robe de noce est prête.

LE BAILLI.

Non, ne me parlez plus de cette sirène (*montrant le poteau*). tenez, voyez, si elle ne me fait pas tout oublier, la louée des servantes commence à midi; je devrais être au baillage, au marché...

GASPARD.

Eh ben! allons-y (*ritournelle à l'orchestre*). et chemin faisant... — qu'est-ce que j'entends donc là?

LE BAILLI, *qui est remonté.*

Jean Grenicheux.

GASPARD.

Lui! Partez, monsieur le bailli, je vais...

LE BAILLI.

Vous allez me suivre. Une querelle, un scandale un jour de marché, y pensez-vous?.,.

GASPARD.

C'est bon, j' vous suis, mais quant à ce brigand-là, il faut que j' l'assomme ou que le diable en crève! Ah ! c'est que je ne suis pas Normand pour rien, mé! — Allez, allez, marchez. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI

JEAN GRENICHEUX, *seul.*

(Il entre par le fond en regardant de tous côtés, puis se posant au milieu et sans cesser de regarder à droite et à gauche. Il chante au fond.)

2581

FANTAISIE.

Va, petit mousse,
Où le vent te pousse,
Où te portent les flots, les flots;
Sur ton navire
Vogue ou chavire (*bis*)
Dans le fond des eaux.

(Il descend en continuant le même jeu. On doit voir qu'il chante pour quelqu'un.)

Entre le ciel et l'onde,
Marchant vers l'horizon,
Ton navire est ton monde
Ton pays, ta maison.
Va va, petit mousse,
Vole où le vent te pousse,
Va, va, va, va petit mousse, etc.
Peut-être qu'une reine
Te donnera sa main ;
Peut-être une baleine
Te mangera demain.
Va va, petit mousse
Vole où le vent te pousse, etc.

Ah! ben oui, c'est comme si je chantais... J'avais pourtant bien cru la voir et je roucoule pour la faire venir comme aut' fois, mais à présent j' crois qu' c'est ma voix qui l'a fai s'ensauver... pourquoi ça? J' croyais pourtant joliment la tenir. J'avais si bien joué mon rôle... Ah! dame, c'est qu'elle est riche, la Germaine... Et puis, c'est la propre nièce de ce vieux brigand d' père Gaspard, et à qui que reviendra tout l'argent qu'il entasse? Sans ça j'aurais autant aimé Serpolette... Serpolette, voilà une jeunesse qui vous a de la conversation, c'est gai, ça aime à rire! tandis que l'autre, avec ses grands airs!... M'a-t-elle rembarré la première fois que j'ai osé... (*Regardant à la cantonade.*) Ah! qu'est-ce que je vois-là ?...

(*Il se cache derrière la fontaine; Germaine traverse à l'avant-scène en regardant de droite et de gauche.*)

SCÈNE VII

GERMAINE, GRENICHEUX.

GERMAINE.

Personne... il me semblait avoir entendu de ce côté... Ah! pourvu que je ne le rencontre pas... (*Elle va continuer son chemin, Grenicheux s'avance devant elle, Germaine en l'apercevant jette un cri.*)

GRENICHEUX.

Ah! pardon, faites excuse, mamzelle... paraît que je vous fais peur, maintenant.

GERMAINE.

Oui, je ne m'attendais pas... Je cherche mon oncle, que l'on demande à la ferme. Vous ne l'avez pas vu?

GRENICHEUX.

Non, mamzelle.

GERMAINE.

Alors, permettez-moi...

GRENICHEUX.

Vous v' là déjà partie ?

GERMAINE.

Mais on attend mon oncle, et...

GRENICHEUX.

Et c'est un bon motif pour me quitter.

GERMAINE.

Vous quitter ?..

GRENICHEUX.

Pardine! C'est naturel, un bailli, ça vaut mieux qu'un pauvre diable de paysan comm' moi...

GERMAINE.

Pourquoi me dites-vous ça ?

GRENICHEUX.

C'est pas moi qui l' dis, c'est tout le monde.

GERMAINE.

Tout le monde.

GRENICHEUX.

Votre mariage n'est-il pas annoncé pour dans trois jours, votre toilette de mariée n'est-elle pas toute prête ?

GERMAINE.

Oui, mon mariage est annoncé et ma toilette est prête

GRENICHEUX.

Eh ben ?...

GERMAINE.

Eh bien ! vous devez savoir que je n'épouserai pas le bailli.

GRENICHEUX.

Mais si votre oncle Gaspard le veut.

DUO.

GERMAINE.

I

Même sans consulter mon cœur,
Et même sans vous bien connaître,

Je vous ai dit, ce fut un tort peut-être,
Je ne serai jamais qu'à mon sauveur.
Et cette parole d'honneur,
Encore aujourd'hui je la donne,
Je jure de n'être à personne,
A personne qu'à mon sauveur.

ENSEMBLE.

GRENICHEUX.

Fidèle à la foi qu'elle donne,
Sans même consulter son cœur, son
Elle n'épousera personne, [cœur;
Non, personne que son sauveur.

GERMAINE.

Cette parole je la donne
Sans même consulter mon cœur, mon
Je jure de n'être à personne, [cœur;
A personne qu'à mon sauveur.

GRENICHEUX.

A personne, mots superflus,
Voilà comme l'on me console...
Si vous m'aimiez...

GERMAINE.

Que ferais-je de plus
Que de répéter ma parole :

II

Parole imprudente, et dont ma jeunesse
Peut-être aujourd'hui pourrait s'affranchir ;
Mais quand on devrait blâmer ma promesse,
Je sais qu'à tout prix je dois la tenir.

GRENICHEUX.

A tout prix, mam' selle ; en me parlant d' même,
Vous n' me rassurez que bien faiblement ;
J'aurais attendu plus patiemment
Si vous m'aviez dit : Grenicheux, j' vous aime.

GERMAINE.

C'est me demander beaucoup trop, hélas !
Car c'est un secret que je ne sais pas.

ENSEMBLE.

GRENICHEUX.

C'est lui demander beaucoup trop, [hélas !
Mais c' n'est pas d'mander ce qu'ell' [ne sait pas.
Je crois qu'il serait dangereux
De la retenir ; car, sans doute,
L'affreux Gaspard que je redoute
Pourrait nous surprendre en ces lieux.

GERMAINE.

C'est me demander beaucoup trop, [hélas !
Car c'est un secret que je ne sais [pas.
Oui, je combats tant que je peux ;
Car, je le sens, j'ai tort sans doute,
Et, cependant, plus je l'écoute
Plus mon serment m'est odieux.

(*Bruit au dehors.*)

GERMAINE, *descendant.*

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que cela?...

GRENICHEUX, *remontant.*

Je ne sais pas... je ne vois qu'un groupe d'hommes et de femmes; mais on dirait... Ah ! oui, c'est quelqu'un que l'on entoure... Ah ! le drôle de costume !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HENRI, GERTRUDE, CATHERINE, JEANNE, MANETTE, SUZANNE, MARGUERITE, HOMMES *et* FEMMES.

(*Tout le monde entre précédant et suivant Henri, dont le costume attire la curiosité générale.*)

HENRI, *au milieu, dans le fond.*

Ah ! ça, mes braves gens, quand vous aurez fini de me regarder, vous répondrez peut-être à mes questions. Si c'est mon costume qui vous étonne, sachez que j'arrive de l'autre monde.

TOUS (*se reculant.*)

Un revenant!

HENPI.

Mais non, le nouveau monde, l'Amérique, le Mexique, le Brésil, j'ai passé ma vie avec les sauvages.

MANETTE.

Tiens, c'est donc vrai qu'il y en a ?

HENRI, *lui caressant le menton.*

Dans le nouveau monde, oui ma charmante (*les regardant toutes*), mais en Normandie... (*remontant*) Bref ! je suis capitaine au long cours, et j'attends, en rade de Honfleur, mon brick et son équipage ; or, maintenant que vous savez qui je suis, répondez, de grâce, à ce que je demande, dites-moi quelles sont ces tourelles qui s'élèvent là-bas, au-dessus de ces grands arbres ?

GERMAINE, *qui était remontée.*

Ces tourelles, c'est le château de Corneville.

HENRI.

Merci, ma belle enfant. (*Fausse sortie.*)

GERMAINE, *l'arrêtant.*

Oh ! n'y allez pas, monsieur, n'y allez pas.

HENRI.

Pourquoi donc ?

GERMAINE.

Parce qu'il y a danger à s'approcher du château.

HENRI.

Il y a danger ?...

GRENICHEUX.

S'il y en a... Un château plein de revenants.

HENRI.

Ah ! bah !

CATHERINE.

Monsieur ne savait pas ça ?

HENRI.

Non vraiment.

GRENICHEUX.

Eh ben, alors, faut vous dire que v'là plus de vingt ans que le château est fermé et que, malgré ça, il y a des nuits où l'on voit des lumières se promener devant les fenêtres.

HENRI.

Ah ! l'on voit des lumières se promener...

TOUS, *en sourdine.*

Oui.

GRENICHEUX.

Et non-seulement des lumières, mais des ombres qui pa
at et repassent derrière les rideaux...

HENRI, *riant.*

Des ombres chinoises, alors.

GERMAINE.

Oh ! certainement, il est permis de rire de nos frayeurs, et pourtant, c'est bien la vérité. Fermé depuis le départ de ses anciens maîtres, ce château n'avait jamais effrayé personne, lorsqu'il y a deux ans à peu près, vous voyez que ce n'est pas bien vieux, juste au moment où l'on venait d'apprendre qu'un riche financier voulait en faire l'acquisition, les lumières sont apparues et les fantômes se sont montrés.

HENRI, *aux hommes, derrière.*

Comment, les gas du pays voient des lumières et des ombres qui se promènent dans le château, et nul n'a le courage !... (*Apercevant le poteau.*) Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est encore que ça?...

TOUTES, *effrayées.*

Quoi donc?

HENRI.

Ce poteau...

TOUTES.

Comment, c'est ça...

HENRI, *lisant l'affiche.*

« Marché de Corneville. Grande louée aux servantes, cochers et domestiques. » La louée aux servantes, ah ! je me rappelle... Un marché qui a lieu deux fois par an et où les domestiques viennent avec des branches d'arbres à la main; les cochers avec leur fouet enroulé autour de leur cou, et les

servantes les plus jolies et les plus coquettes, avec de gros bouquets à leur côté.

TOUS.

C'est cela.

HENRI.

Oui, oui, une vieille coutume féodale encore en usage dans beaucoup de pays. Mais pour en revenir au château... (*A Germaine.*) Vous parliez du départ de ses anciens maîtres. Pourquoi sont-ils partis et que sont-ils devenus?

GERMAINE.

C'est encore un autre mystère. On raconte que, sous prétexte de faire de la Normandie un état indépendant, un aventurier avait résolu de livrer Quillebœuf aux étrangers. Le vieux marquis de Corneville, qui vivait tout seul au château avec son petit-fils, — un enfant, — trompé par de faux rapports et croyant agir dans l'intérêt du pays, se rendit à Quillebœuf. Il fut poursuivi, comme faisant partie du complot, mais il trouva l'occasion de s'embarquer avec son petit-fils, et depuis, jamais on n'entendit plus parler d'eux.

HENRI.

Depuis vingt ans?

GERTRUDE.

Mais un sorcier du pays a prédit que le petit-fils reviendrait chasser les fantômes de son château.

CATHERINE.

Oui, et que nous en serions avertis par les cloches de Corneville.

HENRI.

Qu'est-ce que les cloches de Corneville?

GERMAINE.

Des cloches que beaucoup de nous n'ont jamais entendues, car elles n'ont pas sonné depuis vingt ans.

HENRI.

Et elles doivent annoncer le retour du jeune marquis?

JEANNE.

C'est un sorcier qui a dit ça.

MANETTE.

Même que c'est devenu la légende du pays.

HENRI.

Il y a aussi une légende... Oh! mais c'est charmant et je veux la connaître.

SUZANNE.

Qui est-ce qui la sait?

GRENICHEUX.

Germaine.

TOUS, *la désignant.*

Oui, Germaine! Germaine!

GERMAINE.

Moi... mais...

HENRI.

Ah! je vous en prie, mademoiselle, ne refusez pas!

GERMAINE.

Soit, voici la légende :

LÉGENDE DES CLOCHES

I

Nous avons, hélas! perdu d'excellents maîtres,
Et les revenants qui troublent notre esprit,
De nos bons seigneurs sont les nobles ancêtres
Qui, dans le château, ressuscitent la nuit.
Ils voudraient revoir leurs héritiers peut-être,
Et, quand de l'exil nos maîtres reviendront,
Par un revenant de garde à la fenêtre
On dit qu'à l'instant les cloches sonneront.

TOUS.

On dit qu'à l'instant les cloches sonneront.

GERMAINE.

Digue, digue, digue, digue, digue don,
Sonne, sonne, sonne, sonne, sonne donc!
Digue, digue, digue, digue, digue don,
Sonne, sonne donc, joyeux carillon!

(REPRISE DU REFRAIN EN CHŒUR.)

GERMAINE

II

Il ne sonnait pas aux jours de nos défaites;
Il ne sonnait pas dans des temps malheureux.
Mais comme il sonnait aux jours de grandes fêtes
Ou quand s'unissaient deux jeunes amoureux
Depuis qu'il se tait, la ville est moins joyeuse
Depuis qu'il se tait, s'éloignent les amours.
Le château nous cause une frayeur affreuse,
Et voilà pourquoi nous répétons toujours :

TOUS.

Et voilà pourquoi nous répétons toujours :

GERMAINE.

Digue, digue don, etc.

HENRI, *à part.*

Charmante voix et ravissante jeune fille!... (*haut.*) Je ne sais comment vous remercier, mademoiselle.

(*Ici de très grandes clameurs retentissent à gauche.*)

GRENICHEUX, *dans le fond.*

Ah! quelle foule du côté du bailliage.

GERTRUDE.

C'est le cortége qui se forme.

HENRI.

Comment, est-ce qu'il y a marché aujourd'hui?

MANETTE.

Mais oui, à midi, et nous n'avons que le temps de nous apprêter.

JEANNE.

Oui, oui, au baillage.

TOUS.

Au baillage!

(*La sortie commence.*)

CATHERINE.

Venez-vous, mam'zelle Germaine?...

GERMAINE.

Non, il est trop tard, je retourne à la ferme. (*Elle sort.*)

HENRI, *à part.*

Germaine!..

GRENICHEUX, *à part.*

A la ferme... Si, pendant que tout le monde est au bailliage, je pouvais... Essayons encore... (*Il suit Germaine.*)

SCÈNE IX.

HENRI, *seul, et regardant du côté où est sortie Germaine.*

Décidément, elle est ravissante... Mais ce qu'elle vient de m'apprendre... Diable! des fantômes qui habitent mon château, et l'un de ces fantômes est de garde à l'une des fenêtres pour faire sonner les cloches à mon arrivée. Voilà un fantôme qui fait assez mal son service et je me promets d'aller le lui dire. Singulière chose que la vie. Voilà deux fois que je reviens dans mon pays, et chaque fois une aventure romanesque m'y attend. Obligé de me rendre en Angleterre, il y a six semaines, je monte dans une embarcation que conduisaient quatre de mes matelots et je longeais la côte normande, heureux de la reconnaître encore, quand tout à coup je vois une jeune fille tomber du haut de la falaise et qui, bien certainement, se serait noyée si je ne m'étais dévoué à son salut; mais je ne pouvais m'attarder, le navire s'éloignait, les matelots qui m'accompagnaient poussaient des cris

de détresse et je n'eus que le temps de remettre la noyée aux mains d'un rustre, d'un pêcheur qui se trouvait là fort heureusement. Ah ! cette jeune fille, je ne l'ai tenue qu'un instant entre mes bras, — je n'ai même pas entrevu son visage, car en sortant de l'eau ses longs cheveux la voilaient entièrement. Eh ! bien, de toutes mes aventures, c'est la seule dont le souvenir ne m'ait pas quitté.

GRAND AIR.

J'ai fait trois fois le tour du monde
Et les dangers font mon bonheur.
J'aime le ciel, quand le ciel gronde,
La mer quand elle est en fureur.
J'ai fait trois fois le tour du monde
Et les dangers font mon bonheur.

Dans mes voyages,
Combien d'orages,
Que de naufrages !
Mais en retour,
Au sein des fêtes,
Que de conquêtes,
Que d'amourettes
Sans amour.
Italiennes,
Circassiennes,
Algériennes,
Chaque pays
M'en devait une,
Ou blonde, ou brune,
Et de chacune
J'étais épris.
Toujours de même,
Le croyant, même,
J'ai dit : Je t'aime !
A des vertus

Dont la victoire
Faisait ma gloire.
Et ma mémoire
Ne les voit plus.
C'est qu'une belle
Me rend fidèle,
Je me rappelle
Toujours, hélas
La bienvenue,
Cette inconnue,
Que j'ai tenue
Entre mes bras.
Ville chérie,
O ma patrie,
Fais, je t'en prie,
Parler les flots.
Et qu'on me rende
Cette Normande
Que je demande
A tes échos.
Pour la connaître,
La voir renaître
Et m'apparaître
Sortant des flots,
Tout m'est facile,
Fût-il utile
De braver mille
Dangers nouveaux.

Mais en attendant le marché qui va m'être très utile, car j'ai tout un château à peupler de domestiques, et aussi en attendant mes braves matelots qui m'aideront à déloger les fantômes, si j'allais flâner un peu du côté des tourelles de mon vieux manoir. (*Grand bruit à droite au fond.*) Eh ! mais qu'arrive-t-il ? (*Regardant.*) Une dispute, un bailli, des hommes qui se battent, c'est leur affaire, pensons aux miennes.

(*Il sort par la gauche.*)

(Ici, sur une forte ritournelle, le bruit continue à droite, tandis qu'on voit revenir par la gauche Catherine, Gertrude, Jeanne et Mariette accompagnées de quelques curieux qui accourent au bruit ; puis, tout à coup, arrivent par la droite, Gaspard, Grenicheux, le bailli, Germaine, Serpolette et plusieurs garçons de ferme. Gaspard tient Grenicheux au collet, le bailli suit Germaine éplorée, Serpolette semble furieuse.)

CHŒUR.

C'est affreux !
Odieux !
Sans se cacher davantage,
La veille d'un mariage,
Seule avec un amoureux,
C'est affreux !

GASPARD, *entrant avec Grenicheux.*

Ah ! je t'étranglerai.

SERPOLETTE.

C'est ça, c'est ça.
Étranglez-le ce gredin-là.

GERMAINE.

De grâce, écoutez-moi !

GASPARD, *lâchant Grenicheux.*

Drôlesse !
Ah ! tu vas recevoir...

(Il étend le bras pour la battre et soufflette le bailli, qui se trouve à portée de sa main.)

LE BAILLI.

Oh ! là !

GASPARD.

Pardon !

LE BAILLI.

Que veut dire cela ?

GASPARD.

Mon soufflet s'est trompé d'adresse.

SERPOLETTE, *au bailli.*

C'est moi qui les ai vus, là-bas dans les guérets.
Ce monstre serrait de très près
Votre future qu'il reluque.

LE BAILLI, *aux paysans.*

Qu'on s'empare de ce garçon
Et qu'on le conduise en prison.

GRENICHEUX, *faisant voltiger la perruque du bailli.*

Et vous, courez après votre perruque.

TOUS, *parlé.*

Oh!

LE BAILLI, *idem.*

Ma perruque!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ciel! oser s'attaquer ainsi
A la perruque d'un bailli,
Chercher à séduire sa femme
Et puis le décoiffer ainsi.
C'est affreux! c'est infâme!
Courons après lui!

(*Le désordre est à son comble. Gaspard court de Grenicheux à sa nièce. — Grenicheux se sauve du côté du bailliage, Germaine du côté de la ferme, Gaspard et le bailli suivent Germaine. La foule restée en scène rit à cœur-joie. — Un rideau de manœuvre baisse. On frappe les trois coups. L'orchestre continue, et quand le rideau se lève, on est sur le marché de Corneville. Au fond, un poteau avec cette inscription :* SERVANTES *; un deuxième poteau à gauche sur lequel on lit :* COCHERS*; un troisième à droite portant :* DOMESTIQUES. *A ces trois poteaux, des banderolles aux couleurs et aux armes du pays ; dans le bas, entourant ces poteaux, une barrière, fermant le marché, et qui doit s'ouvrir au milieu et des deux côtés. — Au fond, la ville. — Aux pieds des trois poteaux se trouvent trois chaises et trois tables ; sur les tables, trois pupitres.*)

SCÈNE PREMIÈRE

GRENICHEUX, *arrivant tout essoufflé.*

Ouf ! traqué de toutes parts, poursuivi comme un chien enragé, si l'on me prend, le bailli me fait pendre, et si je tombe dans les mains de Gaspard, il m'étrangle comme un canard !... Fuir, quitter le pays, comment ? Où aller ?... (*Regardant autour de lui*). Tiens, je suis sur la place du marché... le marché... Ah ! si je trouvais à m'engager...

COUPLETS.

I

Je ne sais comment faire
Pour me tirer d'affaire,
Car j'ai pour ennemis
Deux maîtres du pays.
Je le pourrais peut-être,
Mais d'un troisième maître
Il faudrait m' dépêcher
De d' venir le cocher.
Mais r' noncer à Germaine,
Me remettre à la chaîne,
Cocher ! miséricorde !
Ça m' coût' beaucoup,
Mais ça vaut mieux qu' la corde
Qu' la corde au cou !

II

Au marché d' Corneville
S'engager est facile,
Et quand on l'est un' fois
On peut pendant six mois
Se moquer d' la justice.

Pour peu que j' réussisse
J' brav' rai dès aujourd'hui
Gaspard et le bailli.
Mais pour que je les brave
Faut qu' je r' devienne esclave.
Cocher ! miséricorde !
Ça m' coût' beaucoup
Mais ça vaut mieux qu' la corde
Qu' la corde au cou !

(Après ces couplets, on entend au dehors le bruit de plusieurs voix en colère.)

GRENICHEUX, *se cachant.*

Hein ! qu'est-ce que c'est encore que ça ?...

SCÈNE II

GRENICHEUX, GERTRUDE, JEANNE, MANETTE, CATHERINE, SUZANNE *et* MARGUERITE, *en habits de fête, mais sans les ornements qu'elles doivent avoir au marché.*

GERTRUDE, *aux jeunes filles.*

Il va s'en passer de belles !

JEANNE.

C'est révoltant !

MANETTE.

Oui, révoltant, pauvre Germaine !

GRENICHEUX, *se montrant.*

Germaine...

TOUTES.

Grenicheux !

GERTRUDE.

T'oses te r'montrer, toi ?...

GRENICHEUX.

Ne me trahissez pas, et dites-moi ce qui se passe.

MANETTE.

Des infamies. On dit que, rentré à la ferme, Gaspard était une vraie bête fauve.

JEANNE.

Il voulait étrangler Germaine.

GRENICHEUX.

Oh!

SUZANNE.

Il a fallu se mettre à six pour le retenir.

CATHERINE.

Et encore a-t-on été obligé d'enfermer Germaine dans sa chambre.

GRENICHEUX.

Et le bailli?

MANETTE.

Le bailli, on l'a cherché partout et on ne l'a retrouvé nulle part.

MARGUERITE.

On pense qu'il s'est rendu à la prévôté.

GRENICHEUX.

Eh bien! me v'là dans de beaux draps.

LE TABELLION, *au dehors.*

Par ici, allons, dépêchons!

CATHERINE.

Le tabellion!

GERTRUDE.

Et le marché que nous oublions.

GRENICHEUX, *à part.*

Le marché, oui, je n'ai plus que ce moyen-là.

(Il sort par l'un des côtés.)

MANETTE.

Vite, vite, allons prendre nos bouquets,

SCÈNE III

LES SIX JEUNES FILLES; LE TABELLION, GRIPPARDIN *et* FOUINARD. (*Chacun porte un registre sous le bras.*)

LE TABELLION, *entrant et apercevant les jeunes filles.*
Comment, des retardataires!

JEANNE.
Est-ce que le cortége se forme?

FOUINARD.
Le cortége, il est en route.

CATHERINE.
Ah! mon Dieu!

MANETTE.
Courons bien vite! (*Elles sortent en courant.*)

LE TABELLION.
Une volée de tourterelles...

FOUINARD.
Que ne suis-je leur tourtereau.

GRIPARDIN.
Ah! Fouinard, un homme de robe...

FOUINARD.
C'est à cause de ça.

LE TABELLION.
Mais ce bailli, où se cache-t-il? Vous verrez que, comme au dernier marché, c'est sur moi que tout va retomber. Enfin... préparons-nous toujours... Les trois registres, sur les trois tables.

FOUINARD, *arrivant à la table de gauche où l'a précedé Grippardin.*
Voilà encore que vous prenez ma place.

GRIPARDIN.
Comment! votre place? c'est la mienne.

FOUINARD.

Du tout, ma place est à gauche, ôtez-vous de là.

GRIPPARDIN.

Où prenez-vous votre gauche?

FOUINARD, *embarrassé, regardant ses deux bras.*

Ma gauche, ma gauche, la voilà.

GRIPPARDIN.

La voilà, si vous regardez devant vous, mais tournez-vous le dos.

FOUINARD.

Comment, que je me tourne le dos.

GRIPARDIN.

Regardez derrière vous...

FOUINARD, *se retournant.*

Ah!

GRIPPARDIN.

Eh bien?

FOUINARD.

C'est vrai, la gauche change de côté. Pardon (*il va se mettre à la table à droite de l'acteur.*

LE TABELLION, *qui avait passé la barrière et était même un peu sorti de scène.*

Voilà le cortége, fermons les barrières.

GRIPPARDIN.

Décidément le bailli ne paraîtra pas.

LE TABELLION.

Je prends sa place, — prenez les vôtres, messieurs.
(*Ils vont se placer sur les trois chaises devant les trois poteaux.*

SCÈNE IV

LES MÊMES, GRENICHEUX, SERPOLETTE, LE CORTÉGE, *ensuite* HENRI, *ensuite* LE BAILLI, GASPARD *et* GERMAINE *en pêcheuse.*

(*Le cortége défile ainsi : un garde-champêtre, une masse de bourgeois et bourgeoises en costumes normands, types grotesques(*

Une dizaine de domestiques en livrée portant tous un rameau à la main. Une douzaine de servantes, à la tête desquelles est Serpolette, toutes endimanchées, Gertrude, Jeanne, Manette et Catherine idem, toutes portant un gros bouquet au côté. Une dizaine de cochers tous en livrée et portant leur fouet en bandoulière. En tête des cochers, Grenicheux, puis encore des bourgeois et des bourgeoises normands ; enfin, le second garde-champêtre. Tous défilent le long des barrières qui ont été fermées, et sur le chœur suivant.)

CHŒUR.

(MARCHE VILLAGEOISE)

Sur le marché de Corneville
Vous pouvez / Nous pouvons } à des prix fort doux
Trouver l'agréable à l'utile,
Donc à ce marché { rendez-vous. / rendons-nous.

LE TABELLION.

Ouvrez !

(L'un des clercs ouvre la barrière de droite.)

LES DOMESTIQUES, *descendant et se plaçant sur une ligne horizontale.*

Nous sommes les domestiques
Les meilleurs, les plus adroits
Et les plus économiques,
Les plus soumis à la fois.
Ne lisant jamais les lettres,
Nous sommes, en vérité,
Pleins de respect pour les maîtres
Qui font notre volonté.

LE TABELLION.

Ouvrez !

(Le second clerc ouvre la barrière de gauche et les cochers descendent comme ont fait les domestiques. — Ceux-ci se rangent à droite.)

LES COCHERS, *descendant.*

Clic ! clac ! en voiture,
Fouett', fouett' cochers
Clic ! clac ! approchez;
Choisissez à l'aventure ;
Voici messieurs les cochers.
En dépit du temps qu'il fait,
Par les chemins de traverse,
Jamais un de nous ne verse,
Ne verse qu'au cabaret.

LE TABELLION, *ouvrant la barrière du milieu.*

Entrez, jeunes filles.

(Les servantes, descendant au milieu pendant que les cochers remontent, comme les domestiques ont fait.)

SERPOLETTE.

COUPLETS.

I

Vous qui voulez des servantes
Soumises, obéissantes,
Approchez-vous.

TOUTES.

Approchez-vous.

SERPOLETTE.

En v' là des brunes et des blondes,
En v' là des minces et des rondes,
Y en a pour tous les goûts.

TOUTES.

Y en a pour tous les goûts.

SERPOLETTE.

R'gardez par ci, r'gardez par là
Que dites-vous de tout cela ?
Voyez ceci, voyez cela,
Comment trouvez-vous cela ?

TOUTES.

R'gardez par ci, r'gardez par là etc.

SERPOLETTE.

II

Nous sommes fraîches et roses,
Nous savons beaucoup de choses
Qu' nous apprenons.

TOUTES.

Qu' nous apprenons.

SERPOLETTE.

Et pour contenter notre maître,
Nous ne demandons qu'à connaître
Ce que nous ignorons.

TOUTES.

Ce que nous ignorons.

SERPOLETTE.

R'gardez par ci, r'gardez par là,
Que dites-vous de tout cela ?
Voyez ceci, voyez cela,
Comment trouvez-vous cela ?

TOUTES.

R'gardez par ci... etc.

REPRISE DES TROIS CHŒURS.

Nous sommes les domestiques, etc.
Clic, clac ! en voiture... etc.
R' gardez par ci, etc.

LE TABELLION.

Bourgeois, bourgeoises, cochers, domestiques et servantes, quand s'ouvre le marché de Corneville, nous devons, en l'absence de M. le bailli, rappeler à chacun de vous que c'est en vertu de la plus vieille de nos coutumes, d'une coutume qui, depuis les premiers temps de la féodalité, a conservé force de loi. — Vous entendez : force de loi ! — Nous devons, dis-je, rappeler ou apprendre à ceux qui l'ignorent que toutes les personnes inscrites sur l'un de ces

trois registres, soit comme cocher, domestique ou servante, appartiendront pour six mois aux personnes qui auront accepté leurs services aux prix et conditions stipulés à l'avance, sur chacun de ces registres. — Rien ne peut donc rompre ces traités librement consentis; pas plus l'autorité des parents que les autorités des cantons.

HENRI, *entrant.*

Le marché ! diable ! je suis en retard.

LE TABELLION.

Ah ! un dernier mot : les trois registres déposés depuis un mois au bailliage resteront ouverts pendant tout le temps du marché, qui dure quatre heures ; donc les retardataires pourront s'inscrire ou se faire inscrire, jusqu'au dernier moment. Le marché est ouvert !

FINALE.

HENRI, *s'arrêtant devant Serpolette,*

Jeune fille, dis-moi ton nom.

SERPOLETTE.

Mon nom : Serpolette.

HENRI.

C'est bon.

Je te choisis.

SERPOLETTE.

Signez sans crainte.

HENRI, *écrivant sur le registre.*

Va donc pour Serpolette.

SERPOLETTE.

Enfin, je suis retinte.

HENRI, *redescendant.*

Mais un cocher m'est nécessaire.

Ah ! celui-là.

(*Allant à Grenicheux.*)

Ton nom ?

GRENICHEUX.

Jean Grenicheux.

SERPOLETTE, *à part.*

Chez le même maître tous deux, tous deux,
C'est bon, c'est bon, voilà qui fait mon aflaire.

HENRI.

Va donc pour Grenicheux.

GRENICHEUX.

Merci.

(*A part, en remontant.*)
Maintenant, pour six mois je brave le bailli.
(*Ici, grand forté d'orchestre.*)

LE TABELLION, *parlé.*

Qn'est-ce donc ?

LE CHŒUR, *au fond.*

C'est Gaspard, d'humeur furibonde,
Et qui bouscule tout le monde.

(*Ici toute la foule qui remontait redescend. Le reflux a pour motif l'entrée de Gaspard, arrivant comme un fou dans le plus grand désordre et la plus grande fureur.*)

GASPARD.

Germaine était enfermée,
Et bien sûr de la tenir,
Ma rage s'était calmée,
Mais elle vient de s'enfuir.
(*Courant de groupe en groupe.*)
Est-ce ici qu'on me la cache ?
Mes ennemis sont nombreux,
Mais il faut bien qu'on le sache,
Seul je lutterai contre eux.
Car ma fureur est extrême,
Et dussé-je, voyez-vous,
Être massacré moi-même,
Je veux les massacrer tous.
(*Il sort en courant, tout le monde remonte.*)

HENRI.

Ah ! le vilain bonhomme.

SERPOLETTE, *remontant.*

Il rage et je jubile.

GRENICHEUX, *à part.*

S'il m'avait aperçu, quelle pile !

(*Pendant ce qui va suivre, servantes, cochers, domestiques se rangent le long de la barrière, et les acheteurs se promènent en les examinant; à chaque instant, un bourgeois ou une bourgeoise amène un serviteur ou une servante signer sur l'un des registres. Tout cela se fait pendant ce qui suit.*)

GERMAINE, *qui est entrée en se faufilant après la sortie de son oncle et qui, sous son costume nouveau, met le bouquet au côté, comme les autres servantes, semble être du marché.*

Il est parti,
Germaine, du courage.
Demain, demain, j'épousais le bailli,
Non, cent fois non, plutôt l'esclavage,
Mais sans dévoiler mon secret
Comment, fidèle à la coutume,
Me proposer ?

HENRI, *qui depuis un instant l'examine.*

Le singulier costume.

GERMAINE, *l'apercevant.*

Le capitaine ! Ah ! s'il me reconnaît !

HENRI.

(*Air des Servantes.*)

Cette fille, quelle est-elle ?
(*A Germaine.*)
Quoi ! vous vous cachez, la belle.

GERMAINE, *à part.*

Que dire, hélas !

HENRI.

Ne tremblez pas.
Est-il une seule servante

Qui pour s'engager ne se vante
De ses moindres attraits.

GERMAINE.

Ah ! oui... je sais, je sais :
(Avec embarras.)
R'gardez par ci, r'gardez par là, } *Bis.*
Que dites-vous de tout cela ? }

HENRI.

Ah ! vous êtes Germaine !

GERMAINE.

Silence, capitaine.

HENRI.

Du pays je connais la loi.
Venez, vous n'avez plus d'autre maître que moi.
(Il l'entraîne au fond et tous deux on les voit signer sur le registre.)

GASPARD, *rentrant en tapinois.*

Non, ce n'est pas sur la route
Ben sûr qu'il fallait la chercher.
Dans cette foule, sans doute,
Elle doit encor se cacher.

SERPOLETTE.

Ah ! qu'est-c' que j' vois ! c'est Germaine en bergère.

GASPARD.

Germaine ! Ah ! je la tiens.

HENRI, *le repoussant.*

Arrière !
Germaine est ma servante.

GASPARD.

Elle est ma nièce, à moi.

LE TABELLION.

Silence ! et respect à la loi.

HENRI.

La loi parle, il faut se taire,
Ici le maître c'est moi.
Et malgré sa rage extrême,
Je saurai fort bien moi-même
Imposer ma loi suprême
Sans le secours d'autre loi.

Sur la reprise en chœur, Henri et Germaine gagnent une des barrières. Gaspard veut les suivre, les gardes-champêtres s'interposent ; tableau.)

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une salle du château de Corneville. A l'avant-scène, côté gauche du spectateur, deux grandes fenêtres cachées par des rideaux en tapisserie. En face, côté droit, tout à fait à l'avant-scène, une petite porte pratiquée dans une boiserie. De chaque côté des girandoles sur lesquelles sont plantées cinq ou six chandelles au tiers consumées. Au dessus de tout cela, deux grandes baies donnant, celle de droite, sur une galerie qui conduit au-dehors, du côté de la rivière, celle de gauche donnant sur une autre galerie qui conduit dans les autres pièces du château. Près des fenêtres et de la galerie de gauche, au fond, un guerrier bardé de fer monté sur un chariot roulant. En scène, table et siéges de l'époque ; une tapisserie représentant une chasse du temps de Henri II ferme cette décoration.

Lorsque la tapisserie s'écarte, on aperçoit une seconde salle, mais une salle envahie par la poussière et les toiles d'araignées. Dans cette salle, qui va jusqu'au fond du théâtre, de chaque côté, quatre piédestaux surmontés de guerriers bardés de fer. Le premier piédestal à gauche a perdu son guerrier. C'est celui qui se trouve en scène dans la première salle au lever du rideau, monté sur un chariot.

SCÈNE PREMIÈRE

CACHALOT, MATELOTS *tenant des torches à la main*, HENRI, GERMAINE, *puis* GRENICHEUX, *ensuite* SERPOLETTE, *ensuite* LE BAILLI.

(Au lever du rideau, la scène est vide et dans une obscurité complète ; pendant un instant, une ritournelle lugubre et presque fantastique ajoute à la tristesse du lieu. Mais bientôt la ritournelle s'anime, des rumeurs se font entendre, et enfin le théâtre s'éclaire tout à fait à l'entrée des personnages par la galerie à la droite du spectateur.)

CHŒUR

A la lueur de ces flambeaux
Parcourons ces demeures sombres.

Allons, mousses et matelots,
De ce château chassons les ombres,
A la lueur de ces flambeaux.

HENRI, *entrant par la même galerie avec Germaine et d'autres matelots.*

Oui c'est par là, par cette galerie,
Que, sans sorcellerie,
Nos fantômes viennent ici.
Vous le voyez, dans cette salle aussi,
Rien de changé. Ciel ! qu'avez-vous, Germaine ?

GERMAINE.

Je tremble... mais je vous suivrai.
Partout où vous irez, j'irai.

HENRI.

A mes côtés, soyez certaine
Que rien n'est à craindre pour vous.
Venez. On fuira devant nous.

REPRISE

A la lueur de ces flambeaux, etc.

(*Tous sortent par la galerie de gauche. Pendant ce qui précède, les matelots ont apporté des flambeaux qu'ils ont déposé sur la table, de so*r*te que le jour continue à leur sortie.*)

GRENICHEUX, *dans la coulisse.*

Au secours, voulez-vous me lâcher.

LES MATELOTS.

Ah! tu marcheras.

GRENICHEUX, *poussé en scène par les matelots..*

Oh! la la! la la!

SERPOLETTE, *en dehors.*

Grâce, grâce, messieurs les matelots.

LES MATELOTS, *entrant avec elle.*

Désespéré, la belle enfant, mais il faut nous suivre.

SERPOLETTE, *épouvantée.*

Ah! le château! le château!

LE BAILLI, *en dehors.*

Non, non, je ne marcherai pas.

CACHALOT, *suivi d'autres marins.*

Ah! mille tonnerres, c'est ce que nous verrons.

LE BAILLI, *poussé par lui et entrant.*

Au secours, à moi!

CACHALOT.

Silence! tonnerre! et qu'on ne bouge plus; vous, les amis, suivez-moi. Ces poltrons ne peuvent sortir et le capitaine nous attend. (*Les marins sortent en riant.*)

SCÈNE II

GRENICHEUX, SERPOLETTE, LE BAILLI

TRIO

GRENICHEUX.

Fermons les yeux!

LE BAILLI, *les yeux fermés.*

Fermons les yeux!

SERPOLETTE.

Regarder, non je n'ose.
Ici peut-on voir quelque chose
Sans voir quelque chose d'affreux.

TOUS TROIS.

Fermons les yeux! fermons les yeux!

(*Tout en parlant les yeux fermés, ils se sont rapprochés, ils se touchent en même temps et jettent à la fois un grand cri.*)

Ah!!!

(*Tombant tous les trois à genoux.*)

GRENICHEUX.

Que vois-je?

LE BAILLI.

En croirai-je mes yeux?

SERPOLETTE.

Ma surprise est complète;
L'ombre de Grenicheux !

LE BAILLI.

L'ombre de Serpolette !

GRENICHEUX.

L'ombre de monsieur le bailli !

LE BAILLI.

Eh ! quoi ! nos trois ombres ici !

SERPOLETTE, *se relevant.*

Mais non, mais non, je ne suis pas une ombre.

LE BAILLI, *idem.*

Ni moi non plus !

GRENICHEUX, *idem.*

Ni moi non plus !

ENSEMBLE

Calmons nos esprits éperdus...

SERPOLETTE.

COUPLETS

I

Pristi ! sapristi ! montons-nous la tête !
Car on peut mourir d' la peur de mourir,
Et mourir de peur ce serait trop bête,
Quand on peut mourir d'bonheur et d'plaisir;
Cent fois au pays on a pu voir comme
Je me défendais contre un séducteur. (*Bis.*)
Et quoi, j'aurais peur de l'ombre d'un homme,
Quand un homme entier ne me fait pas peur!

TOUS.

Peut-elle avoir peur de l'ombre d'un homme
Quand un homme entier ne lui fait pas peur.

II

Tous les revenants, qui par les nuits sombres,
Se promèneraient dans ce noir séjour,

Ne pourraient jamais être que des ombres.
Et je me souviens que, surprise un jour,
Contre des soldats de mœurs trop galantes,
Je m' suis défendu' parole d'honneur ! (*Bis.*)
Et puis-je avoir peur d'ombres innocentes
Quand un régiment ne me fait pas peur !

TOUS.

Peut-elle avoir peur d'ombres innocentes
Quand un régiment ne lui fait pas peur.

HENRI, *en dehors.*

Sentinelles, veillez.

TOUS LES TROIS, *tombant à plat ventre.*

Ah ! les fantômes.

SCÈNE III

LES MÊMES, HENRI, GERMAINE, CACHALOT,
TOUS LES MARINS

(*Ils reviennent par la gauche en entourant deux des leurs, couverts de poussière des pieds à la tête; tous les autres personnages reviennent aussi en secouant la poussière qui les couvre.*)

TOUS LES MATELOTS, *riant de leurs deux camarades.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

HENRI, *aux deux marins.*

Ah ! mon pauvre Rup ! Ah ! mon pauvre Binther, courez bien vite à la rivière. Vous avez grand besoin d'un bain.

L'UN DES DEUX MARINS.

Et d'un bon verre de schnick.

HENRI.

Prenez l'un et l'autre !

CACHALOT.

Quelle poussière !

HENRI.

Vous le voyez, impossible de penétrer dans ces galeries.

Il est certain que personne n'est allé plus loin que cette salle, et cette salle est la première en arrivant du côté de la rivière.

GERMAINE, *apercevant le bailli, Grenicheux et Serpolette.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela?

CACHALOT.

Les trois poltrons qui ne voulaient pas nous suivre.

HENRI.

Qu'on relève les deux hommes à coups d'étrivières!

LE BAILLI ET GRENICHEUX, *se relevant.*

Grâce!... Pitié!

SERPOLETTE.

Ah!... Germaine!

GERMAINE.

Serpolette!

LE BAILLI, GRENICHEUX.

Germaine!...

HENRI

Oui, Germaine, une brave jeune fille, elle ne nous a pas quittés.

GERMAINE.

Oh! monseigneur, je n'en suis pas plus brave pour ça, car je tremblais bien fort, en entrant par cette galerie souterraine, dans le château dont on nous faisait si peur!

HENRI.

A ce propos, mes compliments, M. le bailli; quoi, c'est ainsi, qu'en mon absence, vous veillez sur mon château?...

LE BAILLI.

Votre château?... Qui donc êtes-vous?

HENRI.

Henri de Corneville!

LE BAILLI

Il se pourrait!

SERPOLETTE.

Le seigneur!

HENRI, *au bailli.*

Comment, monsieur, il court sur ce domaine des bruits ridicules. Vous savez que de mauvais plaisants, des malfaiteurs peut-être, s'introduisent ici, et, par lâcheté, vous vous faites leur complice?

LE BAILLI.

Leur complice, moi?

HENRI.

Que faisiez-vous dans la campagne, à une lieue d'ici, quand nous vous avons arrêté?

LE BAILLI.

COUPLETS

I

J'avais perdu la tête et ma perruque,
Ma fiancée et toute dignité;
Il était temps de d.rober ma nuque
Aux quolibets d'une ville en gaîté.
Par tout le monde apostrophé,
J'entendais dire à la foule incivile,
En me voyant ainsi coiffé, (*bis*)
C'est un mari de Corneville.

II

Je n'osais plus retourner au bailliage,
Je n'osais plus me montrer nulle part
J'étais à bout de force et de courage
Quand vous m'avez rencontré par hasard;
Et j'entendais tous les échos
Qui m'arrivaient de cette affreuse ville
Me poursuivant avec ces mots : (*bis*)
C'est un mari de Corneville.

HENRI, *au bailli.*

Et ce scandale, qui l'avait provoqué ? Vous encore, en voulant épouser à votre âge une jeune fille. Non seulement vous ne remplissez pas vos devoirs, mais vous vous rendez la risée de vos administrés.

LE BAILLI.

Monseigneur.

HENRI.

Voyons, savez-vous au moins quelque chose sur les prétendus fantômes qui habitent ce manoir?

LE BAILLI.

Si je sais... mais...

GERMAINE, *qui s'est approchée du guerrier en scène.*

Ah! monseigneur! en voilà peut-être un de ces prétendus fantômes.

GRENICHEUX.

Un fantôme.

GERMAINE.

Voyez, c'est un fantôme à roulettes.

HENRI, *allant au guerrier.*

Oui, vraiment! et très solidement attaché; deux tiges de fer boulonnées sur le chariot et rivées à l'armure.

SERPOLETTE, *montrant les girandoles.*

Et ces chandelles, voyez donc, monseigneur, il n'y a pas longtemps qu'elles ont été allumées...

HENRI.

C'est vrai, mais par qui?

GRENICHEUX, *à part.*

Je le sais, moi, c'est par le diable.

HENRI.

Je croyais que la galerie souterraine qui conduit ici était ignorée de tout le monde, et j'espérais, en arrivant la nuit et par la rivière, surprendre non pas des fantômes, mais des bandits ou de simples contrebandiers. Mais non!... Rien,

absolument rien ! pas même une trace de leur passage. Ah ! dans la salle d'armes... voyons encore.

(Il fait mouvoir un ressort dans la boiserie, la tapisserie du fond se lève et l'on aperçoit une autre salle dans laquelle, de chaque côté, sont quatre guerriers armés de pied en cap et montés sur des piédestaux ; à la gauche, l'un des guerriers manque au fond, deux guerriers semblables gardent une porte conduisant à d'autres galeries.)

GRENICHEUX.

Ah ! des fantômes, des fantômes !

CHANT

HENRI.

Non, vous le voyez, mes aïeux
Étaient restés de garde à cette place,
Et les bandits dont nous cherchons la trace
N'ont pas osé s'approcher d'eux.

COUPLETS

HENRI.

I

Sous des armures à leur taille
Que tous ces preux géants portaient,
Aux croisades ils combattaient,
Plus grands encor dans la bataille.
Et le glaive du Sarrasin,
Qui, de leur cœur, suivait la trace,
Même au défaut de leur cuirasse (*bis*)
Se brisait contre un cœur d'airain.

CHŒUR

C'est la salle de { mes ancêtres, / ses ancêtres,
Debout sur leur socle poudreux.
Reconnaissons nos / Reconnaissez vos } anciens maîtres.
Tous ces guerriers sont { mes aïeux, / ses aïeux.

HENRI.

II

Il n'est plus de combats sublimes ;
Aujourd'hui, la mort c'est l'éclair,
Et le plomb qui siffle dans l'air,
Au hasard frappe ses victimes.
Mais au temps de ces fiers soldats,
Leurs troupes étaient accolées,
Et corps à corps dans les mêlées (*bis*)
Ils mouraient, mais ne tombaient pas.

REPRISE

C'est la salle de { mes ancêtres / ses ancêtres, etc.

HENRI.

Mais il est visible que nos fantômes n'ont pas habité cette salle; c'est ici qu'ils viennent, ici et pas ailleurs, et comme je veux les y surprendre. (*Appelant Cachalot.*)

CACHALOT.

Capitaine.

HENRI.

Dix hommes pour nettoyer cette salle.

GERMAINE.

Mais on nous aura vu traverser la rivière.

HENRI.

J'espère que non, la nuit était profonde, et nos embarcations longeaient les récifs qui masquent l'entrée du souterrain. Or, des fantômes bien élevés, de bonne compagnie, n'arrivent jamais nulle part avant minuit, et comme il est à peine dix heures, nous pouvons encore espérer la visite des nôtres.

GRENICHEUX, *à part.*

Espérer!... ils ne viendront que trop tôt nous tordre le cou.

CACHALOT.

Voilà les dix hommes, capitaine.

HENRI.

Bien (*aux hommes*), débarrassez-moi cette salle de toute cette poussière et continuez la besogne tout le long de la galerie qui, de ce côté, vous ramènera au souterrain; il ne faut pas revenir par ici.

(*Les dix hommes entrent au fond, Henri fait rejouer le ressort, qui referme la tapisserie.*)

LE BAILLI

C'est un mystère inouï, car enfin, j'ai beau chercher parmi les plus mal famés du pays, je ne vois personne...

GERMAINE, *avisant la petite porte de droite.*

Ah! monseigneur, une clef à cette porte.

HENRI.

Une clef... Oui, par Dieu! mais il n'y a là qu'une toute petite pièce... n'importe, voyons.. (*Il prend un flambeau, tourne la clef et ouvre la porte. Tout le monde s'en approche.*) Personne; mais cette chambre n'a pas cessé non plus d'être habitée. Voyez, les esprits en ont eu soin. Oh! restez, restez, un coup d'œil seulement. (*Il entre.*)

SERPOLETTE

C'est drôle, tout ça.

GRENICHEUX.

Drôle, si l'on peut dire...

LE BAILLI.

Il est certain que tout le pays s'alarmait à tort; mais quels peuvent être les auteurs de cette mystification?

SERPOLETTE.

Si c'était le grand Nicolas, ou plutôt si c'était...

GRENICHEUX, *qui vient de s'approcher pour regarder la porte de droite, se sauvant.*

Ah! les fantômes!

SERPOLOTTE ET LE BAILLI, *id.*

Les fantômes!

HENRI, *enveloppé d'un grand drap.*

Je savais bien que je ferais peur à quelque imbécile.

GERMAINE, *qui s'était reculée.*

Comment, c'est vous, monseigneur?

HENRI.

Oui, et voilà mes trouvailles : ce drap et ce portefeuille.

TODS.

Un portefeuille!

HENRI.

Le drap s'explique de lui-même. C'est le costume obligé des fantômes, mais il ne nous appprend rien. Voyons si le portefeuille nous en dira davantage. (*Ouvrant le portefeuille.*) Des parchemins, des titres de noblesse. (*En ouvrant un.*) Gaston-Frédéric, comte de Lucenay. Ces titres ne m'appartiennent pas.

LE BAILLI.

Pardon, monseigneur, mais ils peuvent appartenir à l'un des visiteurs inconnus de ce château.

HENRI.

Vous avez raison. Placez-vous à cette table, monsieur le bailli, et examinez ces paperasses. Toi, Cachalot, place des hommes en vue de la rivière et qu'ils nous signalent toutes les barques qui se promèneront sur la Rille. Regarde aussi si du côté de la rivière, ces lumières ne sont pas aperçues.

CACHALOT.

Oui, capitaine.

HENRI.

Eh bien, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Ce sont, en effet, les titres de noblesse de Gaston-Frédéric, comte de Lucenay, né en Aquitaine, en 1636, et de sa femme

Elisabeth, marquise de Clève, née à La Haye en 1647, vieilles familles française et hollandaise dont l'origine...

HENRI.

Peu nous importe le reste. Est-ce tout ce que renferme le portefeuille?

LE BAILLI.

Non, voilà encore un titre, c'est un acte de naissance, celui de Clémence-Lucienne, vicomtesse de Lucenay, née à Bourges en 1677.

SERPOLETTE, *à part.*

Tiens, l'année de ma naissanee

HENRI.

Et c'est tout!

LE BAILLI.

Encore un papier... une lettre...

HENRI.

Ah! cela vaut mieux.

LE BAILLI, *lisant.*

A Jean Gaspard, fermier à Corneville.

HENRI, GERMAINE, SERPOLETTE, GRENICHEUX.

Gaspard!

GERMAINE.

C'est mon oncle.

HENRI.

Je n'ai fait que l'entrevoir, mais j'aurais été surpris que son nom ne fût pas mêlé à nos affaires. Lisez, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Elle est datée du 16 mai 1667.

SERPOLETTE, *à part.*

16 mai, ah! mon Dieu!

LE BAILLI, *lisant.*

Mon cher Gaspard,

J'ai pu gagner la frontière. Grâce à toi, me voilà sauvé

N'oublie jamais qu'en te confiant ma fille j'ai laissé entre tes mains tout ce qui m'attache encore à la vie. Cache-la bien, cache aussi la fortune dont je t'ai fait dépositaire. Tu sais que nos ennemis sont puissants et que le nom que porte ma fille l'expose aux plus grands dangers. Pour qu'ils ne puissent remonter à son origine, fais-la élever sous un nom villageois, comme une enfant trouvée et recueillie par toi.

SERPOLETTE, *à part.*

Ciel!

LE BAILLI, *continuant.*

Ciel!... non... Enfin, tu as été le sauveur du père. Sauve la fille, et si je revois un jour mon pays, je paierai au centuple ce que tu auras fait pour elle et pour moi.

« Comte de Lucenay. »

SERPOLETTE, *avec élan.*

Mais cette enfant, la fille du comte, c'est moi.

PETIT MORCEAU

TOUS.

Que dit-elle !

SERPOLETTE.

C'est moi,
Ces papiers en font foi,
Datés du seize mai — le dix-huit on me trouve.
Ah ! je ne sais ce que j'éprouve.

(Elle tombe dans les bras des matelots qui l'entourent. Germaine court à elle.)

HENRI.

Elle s'évanouit, je crois.
Ah ! l'aventure est surprenante.
Quoi, Serpolette, ma servante,
Est vicomtesse et marquise à la fois.

SERPOLETTE, *se redressant, bousculant tout le monde et ne faisant plus qu'arpenter le théâtre.*

Vicomtesse et marquise,
Ah ! pour moi quelle surprise.
Tout ce que j'avais perdu
Pourra donc m'être rendu

Vicomtesse et marquise,
Jamais, dans sa convoitise
Serpolette ne pensa
Être si noble que ça.

Vicomtesse et marquise,
Voilà qui me divinise.
N'est-ce pas que je parais
Plus belle que je n'étais?

Vicomtesse et marquise,
Vite que l'on me courtise,
Pour tous les nobles appas
Qu'on ne me connaissait pas.

Vicomtesse et marquise,
Que nul ne me contredise,
Que chacun, suivant ma loi,
N'obéisse plus qu'à moi.

Vicomtesse et marquise,
La noblesse immortalise
Et toujours elle nous fait,
Pour paraître ce qu'on est,
Oublier ce qu'on était.

HENRI.

Tout beau! Tout beau! ma chère enfant, calmons-nous. Nous allons commencer par remettre ce portefeuille et ce drap à leur place; si la nuit n'amène aucun changement, demain nous essaierons d'éclaircir tous ces mystères

SERPOLETTE.

Mais c'est éclairci, il n'y a pas de mystère.

HENRI.

Vous oubliez le fermier Gaspard, qui seul peut certifi

SERPOLETTE.

Oh! mais le père Gaspard...

HENRI, *impérativement.*

Ah! maintenant, silence! (*Il rentre dans la pièce à droite.*)

SERPOLETTE.

Silence, mais certainement non qu'il ne peut pas y avoir de doute, puisque je suis le seul enfant trouvé dans le pays, et trouvé par le père Gaspard en l'année de ma naissance; voyons, monsieur le bailli, c'est-y des preuves, ça?

LE BAILLI.

Ce sont des probabilités, mais patience, patience.

HENRI, *revenant.*

Voilà tout remis à sa place. Impossible de s'apercevoir...

CACHALOT, *qui vient de rentrer.*

Capitaine, tous les factionnaires sont placés; et, du côté de la rivière, on ne peut voir les lumières qui sont ici.

HENRI.

Je le pensais, mais je voulais en être sûr. Et l'on n'aperçoit aucune barque sur la Rille.

CACHALOT

Aucune barque, mon capitaine.

HENRI.

N'importe, que tout le monde se retire dans la galerie, et, à moins d'alerte, que chacun se repose comme il pourra.

GRENICHEUX, *à part.*

Dans le souterrain!

LE BAILLI.

Et moi? monseigneur.

HENRI.

Vous aussi, monsieur le bailli. Vous restez mon hôte jusqu'à demain. Germaine et Serpolette seules resteront ici.

SERPOLETTE, *avec dédain.*

Serpolette ! moi...

GRENICHEUX, *avec résolution.*

Dans le souterrain, jamais! De grâce, monseigneur, ordonnez qu'on me reconduise au pays; ici, je mourrais de frayeur.

HENRI.

Quel est cet imbécile?

GRENICHEUX.

Oui, monseigneur... c'est bête, je le sais... mais.

HENRI.

Silence! (*Aux matelots.*) Mes braves, si ce poltron parle encore de quitter le château, vous le jetterez par une fenêtre, pour qu'il soit plus vite dehors.

GRENICHEUX.

Ah ! je m'évanouille ! *(Il tombe sur Cachalot.)*

CACHALOT, *le rejetant sur un autre matelot.*

Mille caronades!

LE MATELOT, *le rejetant à d'autres.*

Cric!

TOUS.

Crac !

GRENICHEUX.

Oh ! la la!

HENRI.

En route! (*On enlève Grenicheux*,)

LE BAILLI, *sortant.*

(*Ceci a été dit pendant la sortie générale. Cachalot, resté le dernier, laisse passer le bailli et se retire en fermant les portes.*)

SCÈNE IV

HENRI, SERPOLETTE, GERMAINE

SERPOLETTE, *à part.*

Le père Gaspard... Ah! il faudra bien qu'il avoue...

HENRI, *redescendant.*

Moi, mes belles, je fais de cette salle mon quartier-général, et puisque le hasard vous donne une chambre, c'est là (*il désigne la petite porte de droite*) que vous allez vous retirer; mais n'oubliez pas que nous pouvons être surpris et qu'il faut être debout à mon premier signal.

GERMAINE, *se dirigeant vers la chambre indiquée.*

Il suffit, monseigneur.

HENRI.

Non, Germaine, ne vous éloignez pas encore, j'ai à vous parler. Ecoutez-moi, Serpolette, vous allez attendre là Germaine, mais... je vous défends, vous m'entendez, je vous défends de toucher à rien et surtout au portefeuille.

SERPOLETTE, *avec effroi.*

Vous voulez que j'attende là toute seule.

HENRI.

Comment, vous avez peur de rester dans une chambre qui renferme vos papiers de famille!

SERPOLETTE, *à part.*

Tiens, au fait, si je pouvais trouver d'autres preuves. (*Haut.*) Mais vous restez là, au moins.

ENRI.

Je vous le jure.

SERPOLETTE.

Alors, je n'ai pas peur ; c'est égal, ne me laissez pas seule trop longtemps. (*Elle sort.*)

SCÈNE V

HENRI, GERMAINE

HENRI.

Approchez, Germaine.

GERMAINE.

Je suis à vos ordres, monseigneur.

HENRI.

Je n'ai pas d'ordres à vous donner, Germaine, c'est une explication que je vous demande.

GERMAINE.

Une explication ?

HENRI

Vous êtes la nièce de l'un de nos plus riches fermiers; vous étiez ce matin la fiancée d'un homme puissant, trop vieux, trop laid pour vous plaire, oh! j'en conviens. Mais pour déterminer une jeune fille à l'acte audacieux que vous avez accompli, ne vous a-t-il pas fallu de plus graves motifs?

GERMAINE.

Oui, monseigneur, j'avais fait un serment.

HENRI.

Un serment?

GERMAINE.

Mon Dieu, l'histoire d'une pauvre fille comme moi ne peut guère vous intéresser...

HENRI.

Mais au contraire, et je vous prie de me la faire connaître.

GERMAINE.

Eh bien ! j'avais deux ans à la mort de ma mère, et n'ayant plus d'autre parent que mon oncle, je fus mise en pension par lui, et je n'en suis sortie que pour vivre ici à peu près comme je vivais là-bas, presque toujours seule. Au milieu de cet isolement, j'avais remarqué un pauvre garçon encore plus malheureux que moi; d'abord, il m'intéressa à cause de sa jeunesse et de sa pauvreté; je cherchais toutes les occasions, tous les moyens d'adoucir son sort, lorsqu'un jour mon oncle m'envoya chez un tabellion à Courseulles ; en longeant la falaise à la marée montante, le pied me glissa, et, d'une assez grande hauteur, je fus précipitée dans la mer, où j'allais

périr; mais un homme s'était précipité après moi, et quand je rouvris les yeux, c'était lui, ce pauvre garçon si triste et si malheureux, qui m'avait sauvée et qui veillait sur moi.

HENRI.

C'était lui qui vous avait sauvée?

GERMAINE.

Oui, monseigneur.

HENRI.

Il vous l'a dit.

GERMAINE.

Sans doute.

HENRI.

Le nom de ce héros?

GERMAINE.

Jean Grenicheux.

HENRI.

Quoi! mon cocher! Ce poltron qui, tout à l'heure, tremblait de se trouver ici?

GERMAINE.

J'avoue que sa frayeur m'a bien étonnée.

HENRI.

De grâce... répétez encore... c'était en allant à Courseulles?

GERMAINE.

Oui, il y a six semaines.

HENRI.

Six semaines?

GERMAINE.

J'avais en face de moi les rochers du Calvados, et du haut de la falaise je suivais des yeux une petite barque qui longeait la côte. C'est en me penchant pour mieux voir cette barque que le pied me glissa

HENRI, *à part.*

DUO

C'est elle ! et son destin la guide
Près de celui qui la cherchait.

GERMAINE.

Alors mon sauveur, moins timide,
Osa m'avouer qu'il m'aimait (*bis*).

HENRI, *à part.*

Ah ! le bandit... tant d'impudence...
Mais puis-je la désabuser ?

GERMAINE.

Et ce fut par reconnaissance
Que je promis de l'épouser, de l'épouser.

ENSEMBLE

HENRI	GERMAINE.
Il faut être reconnaissante, Croyez que je comprends cela. L'aventure fut effrayante. Votre bonheur peut-être est là.	L'aventure fut effrayante, Certes, je pouvais mourir là, Mais d'être trop reconnaissante Vraiment, je me repens déjà.

GERMAINE.

Que n'ai-je, hélas ! a sa demande,
Fait une réponse normande.

HENRI.

Normande, qu'est-ce que cela ?
Parlez, qu'entendez-vous par là ?

GERMAINE.

COUPLETS

I

Quand on lui propose une affaire,
Prudemment le Normand répond
Sans dire oui, sans dire non.
Vous savez la phrase ordinaire :
Allez, marchez ! pour tout c'est bon.
Ça n' dit pas oui, ça n' dit pas non.

On prétend qu'une fille même
Ici, quand un jeune garçon
Lui dit : Voulez-vous que j' vous aime ?
N' répond pas oui, mais n' dit pas non.
C'est la coutume en Normandie,
Et dès l'école, assure-t-on,
Avec prudence on s'étudie
A ne dire ni oui ni non. (*Bis.*)

II

A Grenicheux, fine Normande,
J'aurais dû parler de façon
A ne dire ni oui ni non.
Maintenant ma frayeur est grande ;
Devant monsieur le tabellion,
Dirai-je oui ? dirai-je non ?
Si je dois le prendre pour maître,
Au moment de porter son nom,
Ma bouche dira oui, peut-être,
Mais tout bas mon cœur dira non.
Que de femmes, en Normandie,
On accusa de trahison,
Qui, sans la moindre perfidie,
Ont dit oui, n'osant dire non. (*Bis.*)

HENRI, *à part.*

Elle est charmante, et quand j'y pense,
Rien ne saurait plus m'irriter,
Puisque sur sa reconnaissance
Moi seul ai le droit de compter.

(REPRISE DE L'ENSEMBLE.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, CACHALOT, PUIS SERPOLETTE

CACHALOT.

Pardon, capitaine, mais...

HENRI.

Qu'y a-t-il?

CACHALOT.

La sentinelle vient de signaler une barque qui se dirige vers le château.

HENRI.

Ah! nos fantômes sans doute. (*A Cachalot.*) Tout le monde ici et que les sentinelles redoublent de vigilance. Toi, sois informé de tout ce qui se passera, et à chaque instant, viens m'en instruire.

CACHALOT.

Oui, capitaine. (*Il sort.*)

HENRI.

Ah! Serpolette (*Allant ouvrir la petite porte.*) Venez, venez vite.

SERPOLETTE, *le flambeau à la main.*

Me voilà, monseigneur.

HENRI.

Vous n'avez rien dérangé?

SERPOLETTE.

Et rien découvert.

HENRI.

Patience. Voilà nos fantômes.

SERPOLETTE, *effrayée.*

Des fantômes, où ça?

GERMAINE.

Ils arrivent.

SERPOLETTE.

Ils arrivent?... mais j'en ai peur, moi.

HENRI

Une vicomtesse, une marquise avoir peur...

SERPOLETTE.

C'est vrai, vertuchoux! où sont-ils, ces soi-disant fantômes, ces prétendus revenants qui...

CACHALOT, *au dehors.*

Par ici.

SERPOLETTE, *courant se cacher.*

Oh! la la!

HENRI.

Eh bien mais, qu'est-ce donc? Comment, ce sont me hommes qui t'effrayent.

SERPOLETTE.

M'effrayer, des hommes!... jamais!

SCÈNE VII

LES MÊMES, MATELOTS ET MOUSSES, LE BAILLI, GRENICHEUX, ENSUITE CACHALOT.

HENRI.

Arrivez, mes braves, on nous annonce l'ennemi.

GRENICHEUX, *défaillant.*

Ah! c'est mon dernier jour!

LE BAILLI.

Est-il possible, monseigneur, et c'est une barque qui l'a mène!

HENRI.

Oui, monsieur le bailli, ces fantômes effrayants qui épouvantaient vos administrés et vous-même, arrivaient ici tranquillement par la rivière, et le comble du merveilleux, c'est que l'autorité ne s'en doutait pas.

GRENICHEUX, *jetant un cri.*

Oh! la la!

TOUS.

Quoi donc?

GRENICHEUX

Les... les... rideaux... qui remuent...

SERPOLETTE.

Mais les rideaux, c'est moi qui les ai touchés.

HENRI, *à part.*

Ah! ce gredin-là que j'oubliais. Ma foi, l'occasion est trop

bonne (*s'adressant à ses hommes*). Mes braves, des bandits vont s'introduire ici, et pour savoir ce qu'ils y viennent faire, nous devons leur laisser le champ libre, mais il faut qu'un de vous garde cette salle et me serve de sentinelle avancée.

TOUS LES MARINS.

Moi, capitaine.

HENRI.

Non, mes amis, non, votre courage à tous peut m'être nécessaire. Il ne s'agit ici que d'observer l'ennemi en cachette, et l'homme que j'ai choisi pour ce poste d'honneur (*montrant Grenicheux*), le voilà !

GRENICHEUX.

Moi!

TOUS.

Lui!... (*On rit.*)

HENRI.

Nous allons le placer dans cette armure.

GRENICHEUX.

Moi, jamais !

HENRI.

Jamais, dis-tu ?

GRENICHEUX.

Jamais, au grand jamais!

HENRI.

Que l'on me hisse ce gaillard-là sur le chariot, et, de force ou de bonne volonté, qu'on l'enferme dans l'armure.

MORCEAU

LE CHŒUR.

Gloire au valeureux
Grenicheux.
Il faut, heureux
De l'aventure,
Dans cette armure
Le loger,
Pour ne plus songer
Au danger !

LE BAILLI, GERMAINE, SERPOLETTE.

Ah ! le malheureux
Grenicheux.
Pour lui, peureux,
Quelle aventure,
Dans cette armure
Le loger,
Pour nous préserver
Du danger !

HENRI, *parlé.*

Si tu bouges, tu es mort !

GRENICHEUX.

O ciel ! malheureux
Grenicheux.
Ah ! c'est affreux !
Quelle aventure,
Dans cette armure
Me loger,
Sans envisager
Mon danger !

(*Pendant ce temps, le guerrier, sur le chariot, a été roulé au milieu du théâtre. Des matelôts sont montés sur le traîneau, d'autres se sont emparés de Grenicheux qu'ils ont passé à leurs camarades ; on l'a enfermé et bouclé dans l'armure.*)

CACHALOT, *rentrant. — Parlé sur la musique.*

Un homme entre dans le souterrain.

HENRI.

Prenez ces flambeaux et suivez-moi.

(*Sortie générale par la salle des ancêtres, dont Henri a fait mouvoir les tapisseries. On voit même ouvrir la porte tout au fond, tout cela dans une nuit complète.*

GRENICHEUX, *seul dans l'armure. — (Nuit.)*

Oh ! bien sûr que je ne bougerai pas, que je ne dirai rien. . Parler, j'en aurais pas la force, et bouger, je ne le pourrais seulement pas... (*Ici une lueur éclaire la galerie de droite.*) Ah ! mon Dieu, une lumière... les voilà... pour avoir moins peur... fermons les yeux.

SCÈNE VIII

GRENICHEUX, GASPARD

(*Gaspard, une lanterne sourde à la main et tenant trois grands sacs sur s n bras gauche, avance en hésitant et en regardant autour de lui. — Demi-jour.*)

GASPARD.

C'est drôle, plus j'avance et plus un sentiment de crainte...

Voyons, Gaspard, c'est pas des fantômes que t'as peur, n'est-ce pas? Les fantômes, c'est toi, tu le sais bien, et t'as pas peur de toi...

GRENICHEUX, *à part.*

Si j'osais regarder...

GASPARD.

Tu croyais avoir remarqué, mais non; d'ailleurs, c'est impossible, qui donc oserait pénétrer...

GRENICHEUX, *à part.*

Tant pis, je me risque. *(Ici Gaspard se heurte contre un fauteuil et recule en jetant un cri.)*

GRENICHEUX.

Oh! la la la la!

GASPARD.

Hein! quoi! qui est là?... là... là... (*Dirigeant la lanterne sur le fauteuil.*) Qui... qui êtes-vous?... Une chaise... tonnerre! Qu'est-ce que j'ai donc aujourd'hui! Est-ce que je deviens aussi bête que tous les nigauds de ce pays. Eh! morbleu! quand tous les marquis de Corneville sortiraient de l'enfer!... (*Allant déposer ses sacs sur la table.*) Non, non, ils y sont, qu'ils y restent.

GRENICHEUX, *à part.*

Qu'est-ce .. qu'est-ce qui s'est passé?

GASPARD.

C'est le bailli avec ses idées de ce matin.

GRENICHEUX, *à part.*

J'ai cru m'évanouir.

GASPARD *se dirigeant vers la gauche et tournant le dos à l'armure.*

Le bailli qu'est-ce qu'il va faire maintenant que Germaine ne m'appartient plus.

GRENICHEUX, *à part, le regardant.*

Oh! c'est pas un fantôme, c'est un bandit. Ne bougeons pas.

GASPARD, *allant aux girandoles, dont il allume successivement toutes les chandelles.*

Oh! cette Germaine, où est-ellé allée avec ce soi-disant capitaine? J'ai suivi leur barque tant que j'ai pu la suivre. Oh! il faudra que cet homme me la rende... Une coutume, qui dit,... allons donc! Et la loi... je plaiderai.

GRENICHEUX, *à part.*

Tiens, il allume des chandelles.

GASPARD.

C'est que ce bailli-là ne serait pas aussi commode que l'autre; l'ancien bailli, mon ami Fabrice, avec de l'argent, j'en faisais tout ce que je voulais; mais celui-là, sans Germaine dont il s'est affolé...

GRENICHEUX.

Pourquoi donc allume-t-il tant de chandelles que ça?

GASPARD.

J'ai eu tort de ne pas retourner au bailliage, mais je n'ai pas eu le courage de me remontrer dans le pays. (*Revenant en scène.*) J'ai attendu la nuit à me promener dans le bois.

GRENICHEUX, *à part.*

J'peux pas voir sa figure.

GASPARD.

Et puis, j'me suis endormi. Un sommeil de plomb... et pourtant j'ai rêvé... est-ce drôle, ce rêve que j'ai fait... quand je dis drôle... le comte de Lucenay venait me redemander sa fille.

GRENICHEUX, *sans voir sa figure.*

C'est étonnant, on dirait...

GASPARD.

C'est ce portefeuille que j'ai eu la curiosité de revoir....

GRENICHEUX.

C'est que c'est sa tournure.

GASPARD.

Il y a longtemps que j'aurais dû le brûler, ce portefeuille

car il est certain que le navire qui portait le comte a péri corps et biens, et ce n'est pas après dix-sept ans qu'il reviendra de l'autre monde... (*En terminant il s'est tourné à droite.*)

GRENICHEUX.

Oh! c'est lui.

GASPARD, *entrant à sa gauche dans la petite chambre.*

Après tout, il ne me gêne pas, ce portefeuille, et ce n'est pas ici qu'on viendra le chercher. (*Il entre dans la petite pièce à droite.*)

GRENICHEUX, *seul un moment.*

Gaspard, ce vieux scélérat de Gaspard, s'il m'aperçoit, s'il me reconnaît, ficelé comme je suis, sans pouvoir me défendre, je suis un homme mort. Ah! le revoilà...

GASPARD, *portant sous son bras le drap que l'on a déjà vu.*

Je n'ai à craindre que le bailli, si, comme il m'en a menacé, il faisait ouvrir le château. Et encore, on l'ouvrirait, le château, qu'on ne l'ouvrirait toujours que du côté de la place. (*Il s'enveloppe dans le drap.*)

GRENICHEUX.

Ah! le fantôme, c'est lui.

GASPARD, *allant ouvrir la tapisserie qui masque la fenêtre, et gesticulant avec le drap.*

Et par la grande porte, j' les défierais bien d'entrer. D'ailleurs, est-ce que je n'ai pas tout prévu, tout calculé; on démolirait le château, qu'à moins de le démolir pierre à pierre, je défierais bien... (*Prenant machinalement la poignée du chariot et se mettant à promener Grenicheux devant les fenêtres.*) Certainement, il aurait mieux valu ne pas inventer ces fantômes...

GRENICHEUX.

Oh! là là, là là!

GASPARD.

Mais on allait vendre le château... et c'eût été bien pis, un autre maître ..

GRENICHEUX, *à part.*

Il va me flanquer par terre.

GASPARD.

Non, non, j'ai bien fait ; tant que je n'aurai à craindre que la prévôté et tant qu'elle n'aura pas mon secret, je puis dormir tranquille. *(Quittant le chariot qu'il a promené tout ce temps.)* Par ainsi, plus de crainte ; oublions cette maudite journée, mon rêve, le bailli, Germaine, la prévôté, et soyons tout au bonheur. *(Il jette le drap qui l'enveloppait et reprend sa lanterne sourde sur la table. — Montrant la boiserie à droite.)*

DUO

C'est là, c'est là qu'est la richesse,
La seule idole de mon cœur.
C'est là, c'est là qu'est ma maîtresse,
Là que se trouve le vrai bonheur.

(Pendant cette phrase, il a pris dans sa poche une clef avec laquelle il fait tourner un ressort dans la boiserie, qui s'ouvre et laisse voir, à droite, une profonde armoire dans laquelle sont rangés de gros sacs serrés les uns contre les autres.)

GRENICHEUX, *à part.*

Ah ! qu'est-c' que j'vois ?

GASPARD.

Destin prospère,
Voilà le bonheur sur la terre.
(Aux sacs.)
Je vais encor grossir vos rangs.

(Prenant un sac vide dans l'armoire et montrant les petits qu'il a placés sur la table.)

Avec les p' tits j'en fais des grands.

GRENICHEUX.

V' là donc l' magot de c' gueux d' Gaspard.
Si j'en pouvais avoir ma part.

(Pendant ces deux vers, Gaspard s'est placé à la table ; il éventre

les sacs qu'il a apportés, et la table se couvre d'or. Grenicheux, placé derrière lui, le domine de la hauteur du chariot.)

(*Remuant l'or.*)

COUPLETS

I

GASPARD.

Là-dedans, que de beaux habits,
De bons repas, de bons amis,
Richesse, esprit et cœtera,
On a de tout quand on a d' ça.

GASPARD, GRÉNICHEUX.

On a de tout quand on a d'ça.
Rien à personne
Ne donnera
L' bonheur que donne
Ce son là.

II

Et des femm' s, il faudrait voir ça!
Je pourrais être un vrai pacha,
J'aurais cell'-ci, j'aurais cell'-là,
Rien qu'en lui répétant cela :

GASPARD, GRENICHEUX.

Rien qu'en lui répétant cela :

ENSEMBLE

GASPARD *et* GRENICHEUX.

Rien à personne
Ne donnera
L' bonheur que donne
Ce son-là.

(*Ici, un grand son de cloche interrompt le refrain commencé. Gaspard s'arrête épouvanté et écoute. Alors se fait entendre le carillon des cloches de Corneville; il accompagne l'air de la*

Légende chantée au premier acte par Germaine, et qui cette fois est accompagnée des cloches ; mais à ce double accompagnement de l'air de la Légende et des cloches qui frappent en mesure un chœur fantastique se fait entendre derrière la tapisserie.

CHŒUR

Debout, debout, nobles ancêtres,
Un traître pénètre en ces lieux,
Et nous devons punir les traîtres,
C'est le devoir des anciens preux.

(*Voilà ce qui doit se passer pendant ce temps : Au premier son de cloche, Gaspard s'est arrêté, il est resté un moment immobile, puis, en entendant le carillon, il s'est mis à trembler de tous ses membres ; puis, peu à peu, il a relevé la tête, et c'est alors qu'il aperçoit la figure de Grenicheux qui, épouvanté lui-même, se démène dans son armure. A sa vue, Gaspard se précipite sur son or, qu'il semble défendre contre Grenicheux. — Tout cela s'est fait pendant le chœur chanté derrière la tapisserie, qui se lève à la fin du chœur, et alors le plus étrange des tableaux se trouve groupé derrière : tous les personnages de l'acte, recouverts d'armures et de manteaux blancs, sont échelonnés les uns sur les autres.*)

GASPARD.

Oh ! c'est l'enfer !

CHŒUR

Oui, c'est l'enfer,
C'est le tartare
Où l'avare *bis*)
Est au pouvoir de Lucifer.
Oui, c'est l'enfer,
Le tartare
Nous te punirons,
Te larderons,
Te rôtirons,
Nous te larderons,
Te rôtirons,
Te mangerons.

Nous te punirons } *bis.*
Nous te larderons }
C'est l'enfer,
C'est le tartare
Où l'avare
Où l'avare
Est au pouvoir de Lucifer.
Oui c'est l'enfer
De Lucifer.

GERMAINE, *se jetant aux genoux d'Henri, resté seul à l'avant-scène.*

Ah ! pitié, pitié, monseigneur,
Grâce pour lui, je vous en prie.

HENRI.

Je n'ai pitié que de votre frayeur.
(*Allant à ses hommes.*)
Assez de cette comédie.
Je fais grâce.

GASPARD, *parlé, en entendant les cloches.*

Mais c'est pour le mariage de Germaine et du bailli.
(*Chantant.*)
Digue, digue, digue, digue, digue, don, etc.

(Il s'avance vers Germaine, qui le conduit près de la chaise de droite, où il tombe assis.)

CHŒUR FINAL

(*Avec accompagnement des cloches.*)

Digue, digue, digue, digue, digue don,
Sonne, sonne, sonne, sonne, sonne donc !
Digue, digue, digue, digue, digue don,
Sonne, sonne donc, joyeux carillon !
Le malheureux, quel étrange délire !
Qui pouvait croire à ce transport subit ?
Les revenants, dont lui seul semblait rire,
Ont-ils sitôt pu troubler son esprit.
Digue, digue, etc.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le théâtre, dans toute sa grandeur, représente un parc avec statues et bosquets. Ce décor, le plus brillant et le plus gai possible.

•

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, MANETTE, GERTRUDE, CATHERINE, HOMMES ET FEMMES *endimanchés*, *ensuite* GASPARD.

Au lever du rideau, tout le monde est en danse, on saute en riant, et ce tableau, très animé, doit se continuer quelques instants. Puis on voit paraître Gaspard à l'avant-scène. Il regarde un instant et d'un air fin les danseurs, puis il se détermine à traverser les groupes. Alors, à mesure qu'on l'aperçoit, les danses s'arrêtent et bientôt tout le monde n'est plus occupé que de Gaspard, qui d'abord ne semble voir personne.

MANETTE.

Gaspard !

TOUS.

Le fou !

JEANNE.

Oh ! n'ayons pas peur, il n'est pas méchant.

SUZANNE.

C'est vrai, il chante toujours.

GASPARD.

RÉCITATIF

Enfin nous voilà transportés
Aux temps heureux de la légende.
Vous tous, écoutez, écoutez,
C'est la vieille chanson normande.

CHANSON

I

Nous étions bien cinq cents gueux,
Tous les cinq cents d'une bande,
Et je voyais chacun d'eux,
Qu'à ma guise je commande,
Obéissant à ma voix
Comme au roi de tous les rois.
Toure loure la lon déridéra lon lon la.

II

On sait qu' les soldats du roi
Ont des casques et des toques,
Uniforme, palefroi,
Quand nous n'avons que des loques.
Mais dans les combats, nu-pieds,
Nous triomphons sans souliers.
Toure loure la lon déridéra lon lon la.

III

Et les belles d'alentour,
Qui se connaissent en hommes,
Nous préfèrent chaque jour
Aux plus riches gentilshommes.
Chacune a pour amoureux
Deux ou trois des cinq cents gueux.
Toure loure la lon déridéra lon lon la.

itôt après la chanson, dont le refrain est répété par tout le monde, on entend à l'orchestre l'air des Cloches.)

GERTRUDE.

Est-ce drôle, tout de même !

MARGUERITE.

Quoi donc ?

GERTRUDE.

Une folie comme celle-là-

JEANNE.

Moi, ce qui m'étonne, c'est qu'on le laisse aller et venir comme ça. Il a beau ne pas être méchant, un fou, ça fait peur.

MANETTE.

C'est autrefois, quand il avait sa raison, qu'il faisait peur à tout le monde, et à lui tout seul encore... Qui est-ce qui aurait pu se douter de ça ?...

JEANNE.

Que d'événements depuis un mois !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE BAILLI

LE BAILLI, *qui vient d'entrer.*

Ah ! oui, que d'événements !

TOUS.

Ah ! monsieur le bailli !

SUZANNE.

Monsieur le bailli de retour....

GERTRUDE.

Nous apportez-vous des nouvelles ?

MANETTE.

Vous arrivez du grand conseil ?

JEANNE.

Sait-on quelque chose ?

GERTRUDE.

Qu'est devenu Grenicheux ?

CATHERINE.

Serpolette a-t-elle hérité ?

LE BAILLI.

Ah ! que de questions ! Eh bien ! oui, Serpolette a hérité, non-seulement de tous les titres, mais de tout l'or trouvé au château.

TOUS.

Ah!

JEANNE.

De tout l'or!

LE BAILLI.

Le diable s'en est mêlé. Je devais apporter au Conseil le registre de 1677, le seul qui pouvait mentionner le jour et la manière dont Serpolette avait été trouvée par Gaspard. De plus, on espérait que le registre nous apprendrait quelque chose de son père, le comte de Lucenay. Mais, à la date du 16 mai, une feuille manque au registre.

TOUS.

Tiens!...

MARGUERITE.

Comment donc que ça s'fait?

LE BAILLI.

L'ancien bailli n'est plus là pour le dire.

MANETTE.

Alors comment que Serpolette a hérité?

LE BAILLI.

La lettre et les titres trouvés dans le portefeuille ont fait foi; et, comme Serpolette est la seule orpheline du pays dont les parents sont inconnus, et qu'il a été prouvé que c'est bien le 16 mai que Gaspard l'a recueillie à sa ferme, naturellement...

GERTRUDE.

Et Grenicheux?

LE BAILLI.

Oh! Grenicheux, c'est bien plus drôle, vous savez qu'à la suite de ses terreurs, dans la première nuit passée au château, il avait pris la fuite, et que malgré les ordres de monseigneur, jamais on ne l'avait retrouvé nulle part.

TOUS.

Eh bien?

LE BAILLI.

Eh bien ! il ne devait pas être caché bien loin, car depuis que Serpolette est riche, il ne la quitte plus, et savez-vous ce qu'elle en a fait ?

TOUTES LES FEMMES.

Son amoureux ?

LE BAILLI.

Son domestique !

TOUS.

Domestique !

LE BAILLI.

Elle dit son factotum, son intendant, mais elle le traite comme un nègre, et il obéit comme un valet.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

LE BAILLI.

Au surplus, vous allez les voir.

TOUS.

Serpolette ?

JEANNE.

Grenicheux ?

CATHERINE.

Ils viennent ici ?

LE BAILLI.

Grenicheux ne le voulait pas ; il se souvenait de sa veillée dans l'armure ; mais Serpolette, qui tient à palper son héritage, lui a dit : je veux, et d'un moment à l'autre... (*Bruit au dehors.*)

LE BAILLI.

Qu'est-ce donc ?

UN PAYSAN, *au fond.*

Ah ! sapredienne ! le superbe carrosse.

MANETTE.

Mais oui, tenez, il s'arrête à la grille.

JEANNE.

Une grande dame en descend.

LE BAILLI.

Mais c'est elle, c'est Serpolette !

TOUS.

Serpolette !

PETIT MORCEAU AVEC COUPLET

(CHŒUR)

R' gardez donc quel équipage,
Que de beaux atours, que de falbalas !
D' puis qu'elle a changé d' plumage,
En fait-ell' des embarras !

SCENE III

LES MÊMES, GRENICHEUX *en factotum galonné, ensuite* SERPOLETTE *en toilette tapageuse : diamants, panaches, etc.*

GRENICHEUX, *noblement.*

Oui, c'est bien moi précédant son altesse
La vicomtesse de Lucenay.

LE CHŒUR.

Quoi ! de retour ? (*bis*).

SERPOLETTE, *entrant, avec de grands airs.*

Bonjour, bonjour,
Petit's gens d' Corneville.

LE CHŒUR.

Petit's gens !...

SERPOLETTE.

Vicomtesse et marquise,
Regardez comm' je suis mise.
(*Montrant ses bijoux.*)
Comme ça r' luit !
(*Montrant la queue de sa robe.*)
Comme ça m' suit !

Voyez quelle richesse,
Admirez ma noblesse,
R'gardez par ci, r'gardez par là.
Jadis, quand je disais ça,
R'gardez par ci, r'gardez par là,
Ce qu'on voyait valait-il ça ?

GRENICHEUX.

Et moi, et moi, voyez quelle élégance !

SERPOLETTE.

Silence, palsembleu ! silence !
Monsieur mon factotum, écoutez bien ceci,
Et vous tous, écoutez, écoutez aussi.

CHANSON

Oui, c'est moi, c'est Serpolette,
En magnifique toilette,
Mais je m' souviens avant tout
Qu' jadis à mon arrivée,
Quand dans les champs j' fus trouvée,
J' n'avais pas d' costum' du tout.
Aujourd'hui, noble et rentière,
Et sans en être plus fière (*bis*)
Me v'là d' suite, en arrivant,
Serpolett', Serpolett' comm' devant.

CHŒUR

La v'là d' suite, en arrivant,
Serpolette, Serpolette comm' devant.

SERPOLETTE.

D'puis un mois qu' j'en suis sortie,
Je r'grettais ma Normandie.
Je crois qu'aux plus beaux palais
J' préférerais un' chaumière
Auprès de mon premier père,
Le vieux champ de serpolets,
Malgré mon costum' superbe,

Prête à me rouler sur l'herbe, (*bis*)
Je suis, vous l' verrez souvent,
Serpolette, Serpolette comme devant.

CHŒUR

Elle est, nous l' verrons souvent,
Serpolett', Serpolett' comm' devant.

GERTRUDE.

A la bonne heure, nous te retrouvons.

GRENICHEUX.

Oui, villageois, malgré la haute...

SERPOLETTE, *impérieusement.*

Taisez-vous ! (*aux commères*) Ah ça ! que se passe-t-il donc ici, tout le monde a l'air en fête ?

MANETTE.

J'crois bien ! c'est notre seigneur, le marquis, qui a fait remettre à neuf son château, qui a fait défricher et replanter son parc, qu'il a rempli de kiosques et de statues.

GERTRUDE.

Et qui donne une fête à ses vassaux.

SERPOLETTE.

Ah ! c'est moi qui vous en donnerai des fêtes dans mon château, quand j'en aurai un.

GRENICHEUX.

Oui, certainement, quand nous aurons un château.

SERPOLETTE.

Hein ? quand nous aurons...

GRENICHEUX.

Je dis nous, parce que...

SERPOLETTE.

Silence ! (*aux commères*) Et Germaine, est-elle toujours servante ?

JEANNE.

Oh ! Germaine, s'il fallait en croire les mauvaises langues, ce serait le contraire de servante qu'elle serait au château.

SERPOLETTE, *bas.*

Maîtresse du marquis?

GRENICHEUX.

Ce serait possible! Comment! Germaine?

SERPOLETTE.

Ah! vertuchoux! monsieur mon *factoton*, de quoi vous mêlez-vous?

GRENICHEUX, *humblement.*

Madame la vicomtesse...

SERPOLETTE.

Allez, allez voir là-bas si j'y suis.

GRENICHEUX, *s'en allant.*

Ah! mais elle m'ennuie! Ça ne peut pas m'aller, ces manières-là! (*sur le point de sortir.*) Ça ne peut pas m'aller! *(Il sort.)*

LE BAILLI, *aux commères.*

C'est mal de tenir des propos sur Germaine; c'est une honnête fille!

SERPOLETTE.

Vous êtes toujours amoureux, monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Non, ma mie. Grâce au ciel, M. le marquis m'a rendu à la raison. Mais ça ne m'empêche pas de rendre justice à Germaine, et si monseigneur a des bontés pour elle, c'est qu'il a reconnu qu'elle avait...

SERPOLETTE.

Oui, oui, je me doute de ce qu'il a reconnu qu'elle avait. (*Ici l'on voit reparaître Gaspard, mais à droite, et, comme la première fois, il semble écouter.*) Et le père Gaspard est-il toujours fou?

MANETTE.

Oh! toujours.

TOUS.

Toujours!

SERPOLETTE.

Vous savez qu'on l'avait fait venir au Conseil ?

LE BAILLI.

Oui, pour dire ce qu'il savait sur votre famille.

SERPOLETTE.

Ah ! bien oui, il n'a parlé que des cloches de Corneville ; il a tellement étourdi le tribunal avec ses cloches, qu'on l'a fait repartir tout de suite.

GASPARD, *traversant.*

Eh ! lon lon la landérirette,
Eh ! lon lon la landérira.

TOUS.

Lui !...

SERPOLETTE.

Attendez, j'vas lui parler .. (*l'arrêtant*) Bonjour, père Gaspard.

GASPARD, *la regardant.*

Hein !...

SERPOLETTE.

Me reconnaissez-vous ?

GASPARD.

Ah ! oui, oui, Serpolette.

SERPOLETTE.

Non... la vicomtesse de Lucenay.

GASPARD.

Lucenay... Ah! oui, Lucenay, un comte... oui, oui, oui, oui...

SERPOLETTE.

Eh bien ! sa fille Lucienne... vous savez, la petite Lucienne ?

GASPARD.

La fille du comte, oui...

SERPOLETTE.

C'est moi.

GASPARD.

Non.

SERPOLETTE.

Hein!

GASPARD.

Toi, Serpolette.

SERPOLETTE.

Oui, c'est-à-dire non... c'est-à-dire oui... mais vous savez...

GASPARD.

Lucienne! oh! oh! Lucienne... je me souviens, une belle enfant... une jolie petite fille...

SERPOLETTE.

C'est moi.

GASPARD, *sortant en riant.*

Eh! lon lon la landérirette.
Eh! lon lon la landérira.

TOUS.

Ah!

CATHERINE.

Tu le laisses partir?

SERPOLETTE.

Pardine! qu'est-ce que vous voulez que j'en tire? Il est fou à lier!...

GERTRUDE.

Ah! rev'là les ménétriers.

TOUTES.

Les ménétriers! à la danse!

SERPOLETTE.

La danse! (*Retroussant sa robe.*) Ça me va!...

LE BAILLI.

Comment, madame la vicomtesse!

SERPOLETTE.

La vicomtesse, vous allez voir comme elle se trémousse, la vicomtesse. Monsieur le bailli, je vous invite.

LE BAILLI.

Moi!

SERPOLETTE.

Oui, oui, c'est nous que nous conduirons la ronde, et c'est moi que je la chante.

TOUS.

Vivat!

SERPOLETTE.

RONDE

I

La pomme est un fruit plein de séve
Et qui toujours doit nous tenter,
Car on nous dit qu' notre mère Eve
Fut la première à le goûter,
Que pour mordre au fruit défendu,
C'est dans un' pomme qu'elle a mordu. (*bis*)
Est-c' dans un' pomme, dans un pomme,
Depuis le premier homme,
Tout le monde en convient,
Et c'est d' là que l' cidre nous vient.

REFRAIN

Viv' le cidr' de Normandie!
Rien ne fait sauter comm' ça!
Et cette tisane-là
Guérit toute maladie.

(REPRISE ENSEMBLE)

Viv' le cidr' de Normandie!
Rien ne fait sauter comm' ça! etc.

SERPOLETTE.

II

Des pommes, j' connais les prouesses.
On dit, je n' sais dans quel pays,
Que de leurs charmes trois déesses

Ont fait jug' le berger Pâris.
On ne dit pas certainement
Que Pâris était un Normand. (*bis*)
Mais sans un' pomme, sans un' pomme
Jamais c' pauvre jeune homme
Tout à fait inconnu
N'aurait vu rien de c' qu'il a vu.

(REPRISE EN DANSANT)

Viv' le cidr' de Normandie, etc.

SERPOLETTE.

III

C'est dans l' pays d'ousque nous sommes
Que, monté sur un tabouret,
Le beau Nicolas j' tait des pommes
Dans le tablier de Babet.
A chaqu' pomm' Babet se haussait,
Ça faisait craquer son corset. (*bis*)
Et l'beau jeune homme, l'beau jeune homme
En lançant chaque pomme,
Disait : C'est merveilleux,
Je n'en jett' qu'une et j'en vois deux.

(REPRISE EN DANSANT)

Viv' le cidr' de Normandie, etc.

(*Chaque fois qu'on a dansé, Serpolette et le bailli s'en sont donné à cœur joie ; l'une, en retroussant ses falbalas qui la gênent ; le bailli, en rajustant sa perruque qui, les trois quarts du temps, lui cache la figure. Au dernier refrain, au moment où tous deux se laissent aller tout à fait, Henri de Corneville entre et se trouve au milieu d'eux, qu'il surprend les jambes en l'air.*)

SCENE IV

LES MÊMES, HENRI

HENRI.

Bravo! à merveille !

SERPOLETTE, *se rafistolant.*

Oh! saperlotte! le marquis!

LE BALLI, *même jeu.*

Monseigneur!... Nous étions en train de causer là, entre nons...

HENRI.

Eh bien! eh bien! Est-ce que je suis un trouble fête? *(regardant Serpolette)* Eh! mais, je ne me trompe pas... c'est...

SERPOLETTE.

Mademoiselle la vicomtesse de Lucenay.

HENRI.

C'est juste. Et vous revenez à Corneville!

SERPOLETTE.

Oui, monseigneur. J'avais d'abord voulu me rapprocher de la cour; on me conseillait d'acheter-z-un palais-t-à Versailles.

HENRI.

Un palais!

SERPOLETTE.

Mes moyens me le permettent.

HENRI.

Sans doute.

SERPOLETTE.

Et puis, j'étais entourée de grands seigneurs qui m'en suppliaient.

HENRI.

Des grands seigneurs...

SERPOLETTE.

Oh! vous ne vous figurez pas ça! des ducs, des marquis, des barons; ils étaient tous à mes pieds...

HENRI.

Déjà?

SERPOLETTE.

Une si grande noblesse!

HENRI, *à part.*

Et une si grosse fortune!...

SERPOLETTE.

Mais je ne sais pas moi; tant plus ils me trouvaient noble.

tant plus je me trouvais gauche; tant plus qu'ils vantaient mon esprit, tant plus je me trouvais bête. Ma foi, je me suis dit que si j'avais un château à m'acheter, valait mieux l'acheter en Normandie, et me r'voilà. Voulez-vous t'y m' vendre le vôtre?

HENRI.

Mon château? Non, mon enfant, non. Mais vous m'y faites penser, monsieur le bailli, faites-moi le plaisir de servir de Cicérone à ces braves gens, et faites-leur visiter des caves au donjon. Après la visite du château, les cloches de Corneville donneront le signal du bal et des plaisirs.

SERPOLETTE.

Ah! mais, j'en suis, moi, de la visite. Ça me rappellera cette affreuse nuit qui fut mon plus beau jour, le jour de ma noblesse et la nuit de ma venette. Ah! monsieur le marquis, quelle venette!

HENRI.

Oui, oui, je me souviens. Allons, monsieur le bailli, offrez votre bras à la vicomtesse.

LE BAILLI.

Mademoiselle...

SERPOLETTE, *noblement.*

Monsieur le bailli...

LE BAILLI, *à la foule.*

Suivez-nous, vous autres. *(Sortie.)*

(REPRISE)

Viv' le cidr' de Normandie, etc.

SCENE V

HENRI, *seul*, *puis* GRENICHEUX

HENRI.

Pauvre Serpolette! qui diable eût pu se douter... oh! ce n'est pas elle que j'aurais voulu retrouver, c'est ce misérable qui s'est enfui, et dont l'odieux mensonge me désespère; penser que ce matin encore Germaine me parlait de la pro-

messe qu'elle a faite à ce nigaud, à ce poltron !... (*allant vers le bosquet*) Et comment la détromper? lui dire la vérité, cela est impossible.

GRENICHEUX, *entrant par le fond.*

Oui, Serpolette, j'en ai assez; il faut que je retrouve Germaine.

HENRI, *qui vient de s'asseoir dans le bosquet.*

M'imposer à sa reconnaissance?... D'ailleurs, quelle preuve lui donner?

GRENICHEUX, *descendant.*

Quand Germaine me verra sous ce costume...

HENRI, *l'apercevant.*

Quelqu'un!

GRENICHEUX.

Oh! le marquis!

HENRI.

Est-il possible!

GRENICHEUX, *saluant.*

Monsieur le marquis...

HENRI.

Ah! te voilà... mais cette livrée...

GRENICHEUX.

Pardon, monseigneur, ce n'est pas une livrée; je fais partie, en qualité de factotum, de la noble maison de la vicomtesse de Lucenay.

HENRI

En vérité! Eh bien! mais, et les six mois que vous deviez passer à mon service, à moi?..

GRENICHEUX.

Il est vrai... c'est la noble vicomtesse qui...

HENRI.

Laissons cela. J'ai à vous parler de choses plus graves.

GRENICHEUX.

A moi, monseigneur!...

HENRI.

Comment! j'ai eu le malheur de vous traiter de poltron, de lâche, d'imbécile, et l'on m'apprend que vous êtes un héros!

GRENICHEUX.

Un héros?... un héros!

HENRI.

Qu'au péril de votre vie vous vous précipitez du haut des falaises pour sauver les jeunes filles qui se noient.

GRENICHEUX.

Ah! c'est Germaine qui vous a dit..

HENRI.

C'est mademoiselle Germaine qui m'a raconté ce haut fait, qu'elle ne connaît que par le récit que vous en avez fait, car elle était évanouie, dit-elle.

GRENICHEUX.

Oui, monseigneur.

HENRI.

Mais elle assure que les dangers que vous avez courus sont effrayants.

GRENICHEUX.

C'est vrai, monseigneur; moi-même je n'y pense pas sans frémir.

HENRI.

Eh bien! mais je ne serais pas fâché de frémir un peu aussi, moi. Racontez-moi donc cette périlleuse aventure.

GRENICHEUX.

Volontiers, monseigneur; j'étais à pêcher au pied de la falaise, dans un petit endroit que je connaissais, et....

RONDEAU

Je regardais en l'air,
Un' jeuness' dégringole
Et, vite, au fond d' la mer
J' fais la mêm' cabriole.

Nous barbottions tous deux,
Tout à coup, par les ch' veux,
J' la saisis quand elle passe.
Voyez mon embarras :
Je nageais d'un seul bras,
Quand Germaine m'enlace.
Plus je fais le plongeon,
Plus elle se cramponne,
Et moi dans son jupon, dans son jupon,
Voilà que j' m'enjuponne.
De rocher en rocher,
Sans vouloir la lâcher,
Je suis le flot qui me soulève,
Quand fort heureusement,
Mais très brutalement,
Le flot nous jette sur la grève.
Alors, quoiqu'éreinté,
Vite (*bis*) j' la délace,
Et vous auriez été
Bien heureux à ma place.
Son sein se soulevait,
Que dire davantage ?
Bref, Germaine devait
La vie à mon courage. } *Bis.*

HENRI, *à part.*

Ah! c'est trop de patience! (*lui sautant à la gorge.*) Scélérat...

GRENICHEUX.

Hein? quoi, monseigneur...

HENRI.

C'est à moi, à moi que tu oses te dire le sauveur de Germaine!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, GERMAINE, *ensuite* GASPARD.

GERMAINE, *qui vient d'entrer au fond, se tenant à l'écart.*

Mon nom!

GRENICHEUX.

Grâce! vous m'étranglez!...

HENRI.

Je te ferai pendre. Mais auparavant tu confesseras ton odieux mensonge.

GRENICHEUX.

Mon men... quoi?.. mais...

HENRI.

Et d'abord, regarde-moi bien. Tu ne m'as donc pas regardé le jour où j'ai mis Germaine entre tes mains?

GERMAINE, *à part.*

Que dit-il?

GRENICHEUX.

Vous! L'officier de marine qui a sauvé Germaine, c'était vous.

GERMAINE.

Lui! *(Elle tombe sur un banc dans un bosquet de gauche au fond.)*

HENRI.

En conviens-tu?

GRENICHEUX, *à genoux.*

Oui, oui, je vous reconnais... Grâce!

GASPARD, *entrant par les bosquets à droite.*

Hein! quoi donc?

HENRI.

Misérable gredin! Ecoute, tu vas aller trouver Germaine et la désabuser; tu lui raconteras l'histoire de la falaise telle qu'elle s'est passée; mais retiens bien ceci : je te défends sur ta vie, tu m'entends, sur ta vie, de prononcer mon nom. Je ne veux pas qu'elle sache qui l'a sauvée, je veux seulement qu'elle sache que ce n'est pas toi. Allons, va, obéis.

GERMAINE, *qui est descendue tombant à genoux.*

C'est inutile, monseigneur

HENRI.

Germaine!

GASPARD.

Elle! *(il disparaît.)*

GRENICHEUX, *se sauvant.*

Sauve qui peut!

HENRI, *relevant Germaine.*

De grâce!

DUO

GERMAINE.

Ah! monseigneur, à peine je respire,
Ma place est bien à vos genoux.
Je vous la dois, et ma vie est à vous.
C'est tout ce que je puis vous dire.

HENRI.

Eh bien! puisqu'un serment vous lie,
Ah! que ce soit donc pour la vie.
Qu'à jamais nous soyons unis.

GERMAINE.

Une servante... Ah! monsieur le marquis!

HENRI.

ROMANCE

I

Une servante, que m'importe!
Depuis vingt ans qu'un navire me porte,
J'ai vécu de plus d'un métier,
Moi, citoyen du monde entier.
J'ai promené ma vie errante
De mer en mer, de pays en pays,
Et je ne suis pas plus marquis
Que vous n'êtes servante. } *Bis.*

II

Sur cette côte fortunée,
Deux fois les flots, deux fois la destinée,
En me ramenant n'ont-ils pas
Jeté Germaine entre mes bras.

Qu'elle soit donc obéissante,
Que par l'hymen nous soyons réunis,
Voilà tout ce que le marquis
Commande à sa servante. } *Bis.*

GERMAINE.

Si je n'étais qu'une servante
Soumise, obéissante,
A vos ordres je céderais,
Je vous dirais :
Mon amour, voilà ma noblesse;
Mais de Gaspard je suis la nièce,
Et vous épouser, non, jamais ! (*Bis.*)

HENRI.

Jamais ? jamais ?

ENSEMBLE

GERMAINE.

Si je n'étais qu'une servante
Soumise, obéissante,
A vos ordres je céderais,
Je vous dirais :
Mon amour, voilà ma noblesse,
Mais de Gaspard je suis la nièce,
Et vous épouser, non, jamais ! (*Bis.*)

HENRI.

Oh! si vous êtes ma servante
Soumise, obéissante,
Cédez, cédez à mes souhaits.
Je le savais,
De Gaspard vous êtes la nièce,
Mais je vous aime, et ma tendresse
Pour vous ne finira jamais! (*Bis.*)

GASPARD, *se montrant au fond.*

Allons!... (*On entend des clameurs et de grands rires à la cantonnade.*)

GERMAINE.

Ah ! mon Dieu ! l'on revient.

GASPARD, *rentrant dans son bosquet.*

Tonnerre ! impossible ! (*Le bruit redouble.*)

HENRI.

Mais que se passe-t-il donc?

SCÈNE VII

LES MÊMES, SERPOLETTE, GRENICHEUX, *toutes les jeunes filles et tous les visiteurs, ensuite* LE BAILLI.

GRENICHEUX, *entre, tenu par quatre hommes et se débattant*

Non, non, je ne resterai pas.

SERPOLETTE.

Tenez-le bien, ou plutôt non, c'est inutile. (*Saisissant Grenicheux à deux mains par son collet.*) Lâchez-le, et viens ici, toi. M'obéiras-tu ?

GRENICHEUX.

Non.

SERPOLETTE.

Tu refuses de m'obéir ?

GRENICHEUX.

Eh bien ! oui, je refuse.

SERPOLETTE, *le souffletant.*

V' li ! v'lan !

GRENICHEUX.

Oh !

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

HENRI.

Bravo !

SERPOLETTE.

Monseigneur !.., (*voyant Grenichenx se sauver.*) Rattrapez-le !... (*On ramène Grenicheux.*)

HENRI.

Mais qu'est-ce donc?

SERPOLETTE.

C'est mon factoton qui dit que vous voulez le faire pendre.

HENRI.

Moi !

SERPOLETTE.

Et qui veut partir malgré ma volonté.

HENRI.

Qu'il se rassure. S'il est pendu, ce qui ne peut guère manquer de lui arriver, ce ne sera pas par mon ordre.

LE BAILLI.

Monseigneur, la visite est terminée.

SERPOLETTE.

Ah ! il est superbe, le château ; il est comme moi, tout à fait changé ; nous ne nous reconnaissions ni l'un ni l'autre. (*On rit.*)

SERPOLETTE.

Tiens! mademoiselle Germaine !

GERMAINE.

Je ne savais pas que vous étiez ici, et je suis heureuse.....

GASPARD, *quittant son bosquet en fredonnant.*

Nous étions bien cinq cents gueux,
Tous les cinq cents d'une bande...

TOUS.

Encore lui!

GRENICHEUX, *s'éloignant.*

Le fou!

(*Tout cela a été dit pendant le chant de Gaspard, qui ne s'interrompt que lorsqu'il se trouve face à face avec le bailli.*)

GASPARD, *au bailli.*

Ah! c'est toi, Fabrice!

TOUS.

Fabrice!

GASPARD.

Eh bien ! mon vieux, refuseras-tu toujours de me rendre ce fameux feuillet ?

LE BAILLI, *au marquis.*

Ah! Fabrice, l'ancien bailli.

GASPARD.

Tu sais bien qu'avec toi je ne lésine pas. D'ailleurs, tu dois savoir que les preuves de la naissance de Germaine te compromettraient autant que moi...

GERMAINE.

De Germaine!...

TOUS, *très bas.*

De Germaine!...

GASPARD.

Je prouverai que tu savais que je n'ai jamais eu ni frère ni sœur.

GERMAINE.

Que dit-il?

GASPARD.

Ah! gros malin, tu crois que je n'ai pas deviné. Tiens, v'là ce que tu t'es dit : le comte est proscrit, il a confié sa fille et sa fortune à Gaspard qui, en élevant Germaine comme sa nièce, gardera la fortune, si le comte ne reparaît pas.

HENRI.

Grand Dieu!

GERMAINE.

Se peut-il ?

SERPOLETTE.

Qu'est-ce qu'il dit?

GASPARD.

Alors, pour me faire peur, dans l'espoir de partager avec moi, tu as écrit toute la vérité sur le registre du bailliage; ç ait que si, en cas de malheur, je voulais tout garder à moi seul, tu n'aurais qu'à ouvrir le registre pour prouver que Germaine est la fille du comte de Lucenay.

GERMAINE.

Moi!

HENRI.

Ciel!

SERPOLETTE.

Germaine!... y s'trompe... il veut dire...

HENRI.

Silence!

GASPARD.

Mais, à bon chat bon rat. Une fois, deux fois, trois fois, veux-tu me rendre le feuillet du registre qui dit ça ?

LE BAILLI *regarde Henri, qui fait un signe négatif.*

Non!

GASPARD.

Non! Eh bien, ça m'est égal! car ce feuillet, je l'ai arraché, le voilà. (*Il montre le feuillet. — Henri, le bailli, Germaine et Serpolette veulent s'en emparer en s'écriant : « Ah !*

ce feuillet !» Gaspard cache le feuillet, et jouant la terreur.) Que voulez-vous? Qui êtes-vous? Ah! c'est Fabrice qui vous envoie... *(Trouvant sous sa main Grenicheux et le saisissant à la gorge.)* Ah! brigand, tu veux me dévaliser!...

GRENICHEUX.

Oh! là! là! au secours! *(Il s'échappe et disparaît en courant.)*

HENRI.

Gaspard, c'est moi, le petit-fils de ton ancien maître

SERPOLETTE.

Il se trompe. *(A Gaspard.)* Pas Germaine, Serpolette, fille du comte, Serpolette.

GASPARD.

Serpolette, oui...

SERPOLETTE.

Ah!

GASPARD.

Serpolette, une propre à rien.

SERPOLETTE.

Hein?...

GASPARD.

Que j'ai trouvée un soir dans un champ de serpolets; c'est même ce qui fait que j'ai conservé le feuillet du registre, parce que ce même feuillet prouve aussi que Serpolette est née de père et de mère inconnus.

SERPOLETTE.

Père et mère inconnus! Vous voyez bien que cet homme est fou!

GASPARD.

Non, je ne suis pas fou!... ou plutôt, je l'ai été; mais je ne le suis plus! Dans le premier moment, quand les cloches m'ont surpris dans le château... j'ai cru que ma pauvre caboche... Oh! mais ça n'a pas duré. Et quand j'ai su que vous étiez de retour, j'ai cru revoir mon vieux maître, votre grand-père, qui, en me quittant, m'avait laissé ses pleins pouvoirs. J'étais un honnête homme, alors. Oh! il le savait ben, lui, le grand-père, et, pendant dix ans, je n'ai entassé

tout cet or que pour vous le rendre; mais le temps marchait, vous ne reveniez pas, l'or s'amoncelait, si bien qu'un jour j'ai eu le vertige... et j'ai osé me dire : Mais cet or-là... il est à moi, puisqu'il n'est plus à personne, et voilà dix ans que je n'ai pas d'autre amour, d'autre maître, d'autre Dieu! Ah ! voilà dix ans, dix ans que je suis fou !

HENRI.

Gaspard !

GASPARD.

Oh ! je puis tout avouer aujourd'hui, puisqu'en vous rendant votre fortune je vous donne le bonheur ! Oui, le bonheur ; car ce papier prouve que Germaine est digne de vous. Prenez-le, monseigneur, prenez-le... et pardonnez-moi tous les deux. *(Il tombe à genoux.)*

FINAL

HENRI.

Pour ce trésor que tu nous abandonnes
Te pardonner!.... je donnerais cent fois
La fortune que tu me dois
Pour le trésor que tu me donnes.

SERPOLETTE.

Je n' suis plus vicomtess', ni marquis', ni baronne,
Et j' n'appartiens plus à personne.

LE BAILLI.

A personne qu'aux serpolets.

GERMAINE.

Reste avec moi, ne me quitte jamais.

SERPOLETTE.

Comm' servante ?

GERMAINE.

Comme amie.

GRENICHEUX, *à part.*

Tiens, si j'étais d' la compagnie !...
(On entend les cloches.)

TOUS.

Ah ! les cloches !

GASPARD.

Oh! sans frayeur
Je les entends avec bonheur.

HENRI.

A ce fantastique domaine,
Hélas! depuis longtemps déjà,
manquait une châtelaine,
La châtelaine, la voilà.

TOUS.

Vive la châtelaine !
Et vive monseigneur !

GRENICHEUX, *à Serpolette.*

Tu n'as plus rien, mais t'es gentille,
Je t'offre ma main et mon cœur.

SERPOLETTE.

Merci, j'aime mieux rester fille.

AIR DES CLOCHES

GERMAINE, *aux vassaux.*

Si je suis vraiment dame et châtelaine,
Il faut oublier vos anciennes terreurs,
Car dès aujourd'hui l'heureuse Germaine
Du nouveau château va faire les honneurs.

(*Au Public.*)

Ecoutez bien tous, le carillon sonne,
C'est au vieux château qu'on veut me ramener,
Et pour mon bonheur, quand il carillonne,
Ne l'empêchez pas de carillonner. (*bis*)

TOUS.

Digue, digue, digue, digue, digue don, etc.

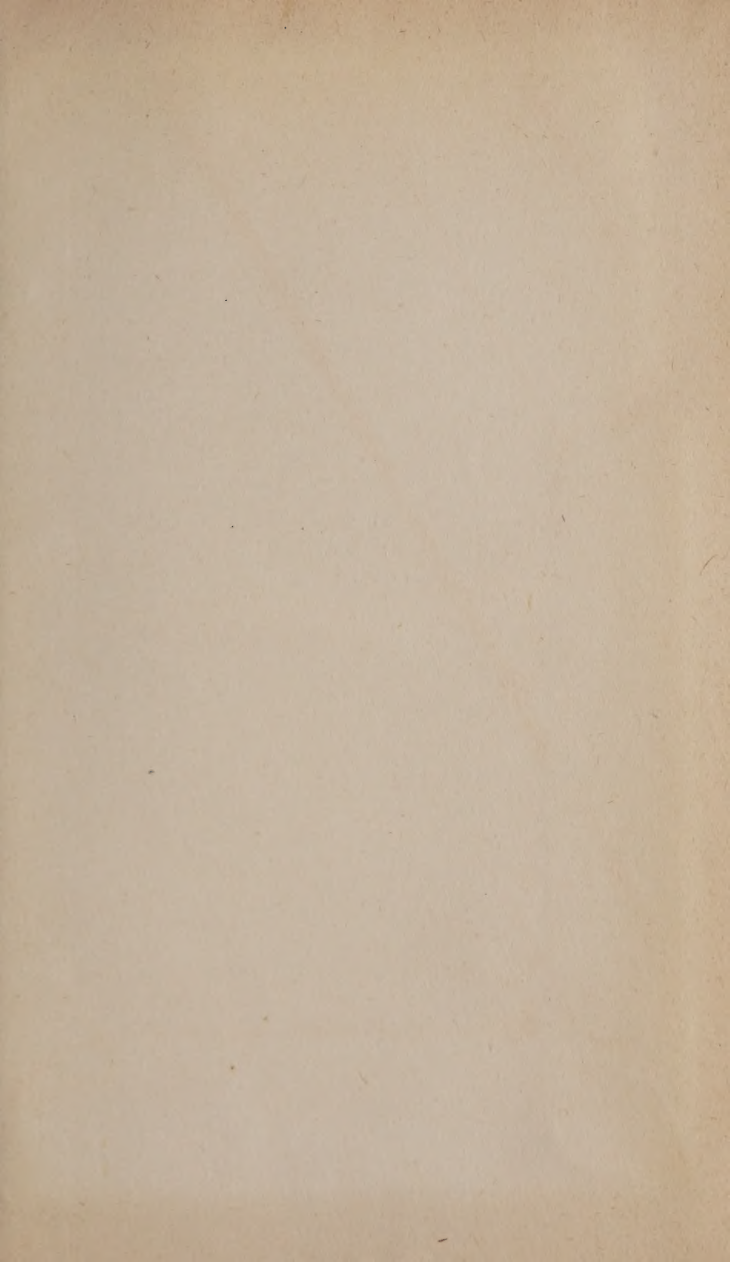


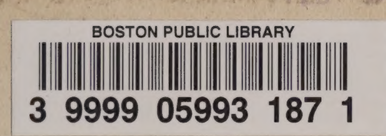
FIN

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 61, rue Lafayette








BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 05993 187 1

